

LE
CHAR VOLANT,
OU
VOYAGE DANS LA LUNE.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez { la Veuve BALEARD & Fils, Imprimeurs du
Roi, rue des Mathurins.
MÉRIGOT l'aîné, Libraire, vis-à-vis l'Opéra.
MÉRIGOT le jeune, Lib. Quai des Augustins.
la Veuve DUCHESNE, Lib. rue S. Jacques.
RENAULT, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. D C C. L X X X I I I

Le Char volant, ou Voyage dans la lune

Cornélie Wouters de Vassé



Marie-Anne-Geneviève Ballard , Londres , 1783

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

T A B L E
D E S C H A P I T R E S
Contenus en ce Volume.

AVERTISSEMENT.

CHAPITRE PREMIER. *La Beauté mécontente.*

CHAP. II. *La Femme galante.*

CHAP. III. *L'Aventageux.*

CHAP. IV. *Le Systémataire.*

CHAP. V. *L'Ambitieux.*

CHAP. VI. *La Réforme.*

CHAP. VII. *Le Militaire mécontent.*

CHAP. VIII. *La Demoiselle de l'Opéra.*

CHAP. IX. *Le Joueur ruiné.*

CHAP. X. *Le faux Philosophe.*

CHAP. XI. *L'Anglois curieux.*

CHAP. XII. *Le Scrupule.*

CHAP. XIII. *L'Ex-Fermier général.*

CHAP. XIV. *La Loterie.*

CHAP. XV. *Le fatal soufflet.*

CHAP. XVI. *Le Départ.*

Relation du Voyage d'Erafte, & de son séjour dans la Lune.

CHAPITRE PREMIER. *Voyage dans l'espace.*

CHAP. II. *Sol, Climat, & Habitans.*

CHAP. III. *Royaume d'Euromila, & ses antres magiques.*

CH. IV. *Royaume de Fouralacca, & des antres qu'habite la Fortune.*

CHAP. V. *Royaume de Justalilla, ou celui de la Justice.*

CHAP. VI. *Royaume de Babaphilo, ou de la Renommée.*

CHAP. VII. *Royaume de Moderafanna, ou de la Modération.*



LE
CHAR VOLANT
AVEC LA RELATION
D'UN VOYAGE DANS LA LUNE ;

*Par Madame la Baronne DE V***.*

ERASTE, grand philosophe & célèbre Mécanicien, inventa un char volant. Le desir de s'instruire lui fit naître le dessein de faire un voyage dans la Lune. La route est longue ; s'il partoit seul, il courroit risque de s'ennuyer : pour éviter cet inconvénient, il publia dans tous les Journaux l'avertissement suivant.

AVERTISSEMENT.

« Eraste avertit le Public que son char est prêt à partir. Il projette un voyage dans la Lune. Ceux qui voudront l'y accompagner, sont priés de se rendre chez lui, & de lui faire part des raisons qui les engagent à quitter la terre ; mais il exige de la franchise, sinon il ne pourra s'en charger pour des raisons essentielles. On le trouvera depuis huit heures du matin, jusqu'à deux heures de l'après-dîné, à l'hôtel du *Bon Sens*, rue de *l'Enjouement* ».

Malgré la singularité de cet avis il produisit cependant son effet. Bientôt une foule de tout état se présenta chez Erasme, il n'admit que les personnes les plus distinguées.

CHAPITRE PREMIER .

La Beauté mécontente.

LA Baronne de Melencour se présenta la première ; elle n'étoit plus dans son printemps, elle avoit cependant encore ces traits séduifans, l'idole des hommes, & l'envie des femmes. Erasme, surpris de la voir chez lui, attendit en silence qu'elle lui racontât le sujet de sa visite. La Baronne, après s'être assise, lui dit : j'ai vu ce matin un avertissement, par lequel vous invitez les mécontents de la terre à vous suivre dans la Lune. J'ai, plus que personne, sujet de me plaindre des hommes, & désire ardemment de les fuir. Vous en avez une belle occasion, lui dit Erasme gravement, mais il faut avoir la bonté, Madame, de m'expliquer la raison de ces plaintes, afin que je puisse juger si elles sont fondées. — Volontiers, Monsieur.

Je suis née dans un pays où les hommes, absorbés par des calculs de finance, rendent peu d'hommages à la beauté. J'épousai fort jeune le Baron de Melencour ; son goût pour les voyages lui fit bientôt quitter son pays. Nous partîmes pour l'Angleterre ; la différence des mœurs m'attacha d'abord à cette nation. L'expérience m'apprit depuis, que les hommes n'y sont gueres galans, cependant l'empressement qu'on m'y marqua flattoit ma vanité, & il valoit mieux être courtiée froidement, que d'être tout-à-fait négligée.

Je partageai mon temps à Londres entre le spectacle, la promenade à cheval, & la société des femmes, où à l'aide d'une tasse de thé l'après-dîné, nous faisions le procès aux absens, nous blâmions la passion pour les modes françoises, oubliant que nous étions parées des mêmes ajustemens, qui étoient l'objet de notre critique. Chacune faisoit l'éloge du jugement des Angloises, & l'on s'applaudissoit de son patriotisme.

Les amusemens de cette grande Ville me plaisoient beaucoup ; j'y aurois passé ma vie sans une aventure qui m'offensa grièvement.

Milord Bellington, qu'on citoit comme le modele de la politesse françoise, me rendoit des soins assidus. Le départ du *globe volant* faisoit grand bruit à Londres, & chacun l'attendoit en Angleterre avec le plus vif empressement. Des Savans, en relation avec ceux de Paris, annoncerent son arrivée à une heure précise dans cette isle. Ils ajouterent qu'il descendroit à *Blackheath* ^[1], & qu'il y offriroit un spectacle aussi nouveau qu'intéressant. Chacun s'appréta à y voir ce phénomène singulier ; les élégantes d'Angleterre se disoient tout bas que ce *globe* leur apportoit des nouvelles modes de Paris ; les politiques se flattoient qu'il étoit chargé de quelques dépêches intéressantes ; les commis de douanes appréhendoient qu'il ne fût porteur de quelques *étoffes* de contrebande : enfin chacun espéroit ou craignoit, suivant son intérêt public ou particulier.

J'avois prié Mylord de m'accompagner à Blackheath ; il parut enchanté de ma proposition : voulant y paroître avec éclat, nous nous arrangeâmes pour nous y faire remarquer de toute l'assemblée.

Le croyeriez-vous, Monsieur ? Le matin de ce grand jour, après m'être donné mille tourmens pour ma toilette, Mylord m'envoya dire qu'il ne pouvoit être de la partie, qu'un cheval de course dont on faisoit l'essai, le retiendroit toute la journée chez lui. Je fus tellement outrée de ce contretemps, que j'engageai mon mari à partir, & nous quittâmes le lendemain l'Angleterre.

Nous nous rendîmes en Allemagne ; la gravité respectueuse des habitans me parut un obstacle aux agrémens de la société. Cependant en connoissant un peu mieux leur caractere, je les trouvai plus complaisans que les Anglois. J'y fus accueillie avec une politesse froide & réservée, où néanmoins je démêlai la franchise & la cordialité.

Mon mari ne s'occupant que du soin de s'instruire, me laissa celui de me choisir ma société. Dans un pays où tout se regle d'après l'étiquette, je m'adressai à une femme qui m'avoit témoigné de l'amitié, pour me dire quelles personnes je pouvois admettre dans mon cercle. Parmi celles qu'elle me nomma, elle oublia une Dame pour laquelle j'avois le plus grand penchant : son air gracieux m'avoit séduit, & j'avois un desir extrême de me lier avec elle ; mais il fallut y renoncer, la premiere m'alléguant que sa famille n'étoit pas *chapitrale*, que les ancêtres, pour se garantir de

l'indigence, s'étoient méfaliés, & qu'ils avoient privé leur postérité des avantages de leur naissance. — Erafte fourit & haussa les épaules.

Malgré le défaut de galanterie qui distingue cette partie de l'Europe, on m'y marqua cependant de l'empressement. Les hommages du Prince de Birkenberghaff flatterent le plus vivement ma vanité. Il étoit le plus distingué à la Cour, & sa maison étoit le rendez-vous de la bonne compagnie.

Pour mieux me marquer son dévouement, il me donna plusieurs fêtes où le faste & l'opulence l'emportèrent sur le goût. Je me plaisois singulièrement parmi les Allemands, & j'y aurois prolongé mon séjour sans un inconvénient qui m'engagea à partir. Le Prince empressé de me plaire, ordonna un divertissement où mon amour propre eût entièrement triomphé : mais la veille qu'il dut avoir lieu, il s'abandonna tellement aux plaisirs de la table, qu'il fut trois jours avant d'en être rétabli. Cet excès méprisable m'inspira tant d'horreur, que je pris congé & partit le jour même où la fête devoit se célébrer.

Curieuse de connoître les Cours du Nord, je déterminai mon mari pour la Russie. Je ne fus pas trop satisfaite de ce voyage, les plaisirs de *Pétersbourg* ne dédommagent pas des fatigues qu'on éprouve pour y arriver. — D'ailleurs, la nation sortie à peine de la Barbarie, cherche en vain à cacher sous des dehors agréables, les mœurs anciennes qu'elle ne peut oublier.

Nous ne fîmes qu'un séjour fort court en Russie, & après avoir parcouru les environs de la capitale en *traîneau*, nous partîmes pour l'Italie. Je vous avoue que j'eus un moment envie d'aller à Constantinople, mais la monotonie d'un ferrail m'effraya : avec mes foibles attraits, j'aurois peut-être eue les mêmes avantages que la célèbre Myladi Montagu. Erafte jetta sur la Baronne un regard malicieux.

L'impatience d'arriver en Italie, prolongea la route, qui tantôt bonne & tantôt mauvaise, m'ennuya beaucoup. Ah ! Monsieur, si j'avois eu votre char, combien d'embarras me serois-je épargné ? Je suis fâché, repliqua le philosophe, qu'il n'existât point ; cela prouve, Madame, que toute invention n'est jamais prématurée, & qu'on ne peut assez encourager les talens. Mais vous n'avez pas fini votre histoire. Vous allez en apprendre le plus essentiel, repliqua-t-elle d'un air gracieux. Après plusieurs semaines de fatigues, nous

arrivâmes à la fin dans ces régions heureuses, le centre des *arts*, des *volcans*, & d'une *mollesse indolente*. Je me flattois d'y trouver les hommes tels que mon cœur les désiroit, & que mon imagination me les représentoit lorsqu'ils sont doués de toutes les qualités estimables, tels enfin que ces charmans Héros des romans, dont la lecture dès l'enfance avoit été mon unique étude.

Le premier abord des Italiens m'annonça toutes ces perfections, mais je m'aperçus peu à peu que *l'adulation* l'emportoit sur la tendresse, & que leur *sensibilité* étoit plutôt un bienfait du climat, que les douces impressions d'un sentiment plus délicat. Les hommes y sont indistinctement la même cour à toutes les femmes ; avec la plus belle ou celle dont les charmes n'ont rien qui séduisent, ils ont le même empressement, les mêmes soins & les mêmes langueurs : je fus tellement piquée de ce mauvais goût, que dans mon indignation je quittai aussi promptement l'Italie, que j'avois eu d'empressement à m'y rendre. Je m'occupai toute la route des plaisirs de Paris. J'avois entendu vanter par-tout cette capitale, comme le centre de la politesse & du bon goût ; je favois que nulle part les femmes n'étoient plus heureuses, que tout s'y réunissoit pour leur plaire ; j'espérois enfin y trouver la félicité que je cherchois depuis si long-temps. Quel fut mon étonnement de ne rencontrer dans ces hommes si complaisans, que la légèreté, l'indiscrétion & l'inconstance ! Je me flattai que le pouvoir de mes charmes exerceroit un empire plus absolu, mais chaque jour j'éprouvai le contraire. Pour me garantir des suites qu'entraîne le changement, je reçus favorablement les hommages d'un vieux Seigneur : devois-je m'attendre à l'humiliation qu'il m'apprêta ! Tout-à-coup, sans m'en avertir, il changea pour une autre, qui n'eut que l'avantage d'être plus jeune que moi. Si chez une nation comme la vôtre il y a tant de défauts, où faudra-t-il m'adresser pour trouver les perfections que je cherche ? Je désespère que ce soit sur la terre, & m'imagine qu'ils n'existent que dans la Lune. C'est sans doute le seul pays qui me convient ; mon mari consent à mon dessein ; il vous prie instamment de vous charger de moi, en m'accordant cette faveur, vous nous obligerez tous les deux.

Je crains, Madame, que ce voyage ne réponde point à vos vœux, lui repliqua Erasme : considérez que vous avez trouvé les plus grands défauts chez les nations les plus policées : quelles imperfections ne découvrirez-

vous pas chez des peuples, dont probablement les usages font différents des nôtres ? Il vaut mieux rester où vous êtes, que de vous préparer de nouveaux regrets. Permettez-moi de vous faire observer aussi, que lorsqu'on prétend à la constance, il faut en donner l'exemple : ce n'est pas en changeant continuellement de place qu'il faut se flatter d'y réussir. Renoncez à la légèreté que vous blâmez chez les autres, & avec vos charmes & votre mérite, vous fixerez bientôt les Français. Je suis fâché de ne pouvoir vous être utile ; en toute autre occasion je m'empresserai à vous prouver le desir que j'ai de vous servir.

La Baronne se leva, & sortit en murmurant contre le Philosophe & son char volant.



1. ↑ Grande bruyère dans les environs de Londres.

CHAPITRE II.

La Femme galante.

À peine fut-elle retirée, qu'on annonça la Marquise de Lofange ; Eraſte, en la voyant, s'écria : tant de graces & tant de beauté ne doivent pas s'expatrier ! Quelles peuvent être les raifons, Madame, qui vous engagent à quitter la terre ? La méchanceté de votre ſexe & du mien, lui répondit-elle en ſouriant ; mais lorſque vous ferez inſtruit de toutes les noirceurs dont on m'a accablée, vous approuverez mon deſſein.

Vous n'ignorez pas qu'on me donna à ſeize ans un époux beaucoup plus âgé que moi. Nos goûts & nos caractères étoient entièrement oppoſés ; mon mari aimoit la retraite, & moi la diſſipation ; je m'y livrai cependant avec cette réſerve qu'exige la décence.

J'étois intimement liée avec la Comteſſe de Bleville, dont les charmes commençoient à décliner ; le Chevalier de Villemont lui faifoit la cour ; il étoit gai, aimable, & poſſédoit ſur-tout l'art de ſéduire ; il m'accompagna un jour au ſpectacle, ſon emprefſement donna de l'ombrage à la Comteſſe, qui ſ'imagina ſans doute qu'il y avoit du myſtère, parce que nous lui avions caché cette partie.

Elle feignit, & redoublant de careſſes avec moi, nous ne nous aperçûmes pas de ſes ſoupçons. Un matin. Villemont vint me voir : à peine fut-il entré, qu'on m'annonça Madame de Bleville ; elle nous fit une ſcène effroyable, m'accuſa de perfidie, & jura de ne jamais me revoir. Je fus ſi outrée de ce procédé, que j'engageai le Chevalier à rompre ſur le champ avec elle, il m'obéit, & cette complaiſance lui concilia toute mon eſtime.

Depuis ce moment, nous paſâmes nos jours très-agréablement, je trouvai dans ſa ſociété une diſtraction à l'ennui que j'éprouvois chez moi. Notre bonheur fut interrompu par l'arrivée d'un parent de mon époux ; il logea dans l'hôtel : l'occafion de voir le Comte de Surville à chaque inſtant, établit une liaiſon où je trouvai la plus grande douceur. Le Chevalier

murmura, il devint triste & mauffade, il n'avoit plus cette aimable gaieté qui m'avoit charmée ; je la retrouvois dans Surville ; le Chevalier se plaignit, il m'ennuya, & nous finîmes par ne plus nous voir.

Je l'oubliai facilement, la société de mon parent m'en dédommagea. Nous passâmes plusieurs mois ensemble à la campagne, & nous y goûtâmes tous les plaisirs qu'accorde la liberté.

De retour à Paris, un ami intime de M. de Lofange m'avertit que les *liens du sang* n'empêchoient pas la médifance de s'entretenir sur mon compte ; je fus toujours extrêmement *délicate*, & la circonspection ne permettant pas qu'on attribuât les soins du Comte à d'autres motifs que ceux de l'amitié, je rompis insensiblement avec lui ; dans cette occasion sa raison ne s'accorda point avec ma prudence ; il traita ma conduite de légèreté, & partit en condamnant un procédé, auquel il devoit plutôt applaudir. N'êtes-vous pas de mon avis, dit la Marquise à Erasme qui secouoit la tête ? Très-fort, Madame, lui repliqua-t-il ironiquement.

J'accordai bientôt toute ma confiance, reprit-elle, à celui qui m'avoit rendu un si grand service ; son esprit & son bon sens remplacèrent la vivacité pétulante du Comte ; lorsque nous fûmes ensemble, j'eus tant de plaisir à l'écouter, qu'il me fit oublier tout le monde : il s'en aperçut, & redoubla de soins pour se rendre plus agréable. Mais à peine fut-il sûr de l'impression qu'il faisoit sur moi, qu'il en abusa pour me contrarier dans tous mes goûts. Il me suffisoit d'avoir la moindre fantaisie pour m'entendre conseiller le contraire. Je fus tellement excédée de cette conduite, que ne pouvant plus la supporter, je lui défendis de se présenter dorénavant chez moi. Il se retira sans daigner seulement me repliquer : ce silence m'offensa davantage que son ennuyeuse morale.

Débarassée d'un *Mentor* importun, je me livrai de nouveau à tous les charmes de la société ; je m'y faisois chaque jour de nouveaux ennemis ; soit dépit, jalousie, ou l'espoir de se venger de ma supériorité, toutes les femmes s'occupoient de ma conduite. Leur malice m'attribua des aventures qui *n'existoient* pas. Non contentes d'en parler dans les cercles, elles en avertissoient, par leurs amis, mon mari ; le Marquis, délicat sur un *préjugé* que méprisent les époux *raisonnables*, eut la cruauté de m'envoyer au couvent. J'y restai trois ans, & ce ne fut qu'à sa mort qu'on me permit d'en sortir. En reparoissant dans le monde, je me flattois que ma retraite avoit fait

oublier les erreurs qu'on m'avoit imputées *fauffement*, mais je m'apperçus bientôt qu'une mauvaise impreflion s'y efface difficilement.

Mon deffein, en vous accompagnant, eft d'intéreffer les habitans de la Lune en ma faveur, & de les engager à répandre toutes les mauvaises influences de cet aftre, fur les femmes qui m'ont fi cruellement perdue.

Vous n'êtes pas sûre d'y réuffir, lui repliqua Erafte : peut-être dans ces régions étrangères eft-on plus rigide qu'ici. Vous n'ignorez pas, Madame, qu'on fuppose Meffieurs de la Lune un peu *finguliers*, on eft peut-être dans ce globe inexorable fur *certaines petites légéretés* de coquetterie, & fort indulgent fur les foibleffes de l'amour... Mais, lui dit la Marquife un peu piquée, ces objections ne font que des conjectures. J'en conviens, repliqua gravement Erafte ; mais fi vous trouviez en arrivant *là-bas* qu'elles font fondées, vous perdriez le but de votre voyage : croyez-moi, belle Marquife, il eft plus prudent de renoncer à ce deffein : d'ailleurs, outre cet inconvénient, j'en prévois d'autres qui m'empêchent d'avoir l'honneur de vous admettre dans mon char. La route que j'entreprends eft longue & incertaine, je puis y être expofé à plusieurs accidens. Il eft encore poffible que la compagnie ne vous convienne point... vos charmes font puiffants, une trop vive impreflion mettroit bientôt la difcorde entre nous, les fuites en feroient fâcheufes ; vous conviendrez qu'il vaut mieux éviter tous ces dangers. Je conviens, Monsieur, lui repliqua Madame de Lofange, que votre prévoyance eft extrême ; *l'intérêt* que je vous infpire eft trop précieux, pour n'en pas conferver le plus parfait fouvenir. Elle fe leva lorsqu'on annonça le Chevalier de Valmont. À merveille, s'écria-t-il en entrant, quand vous aurez des compagnons de voyage comme Madame, tout Paris voudra *s'embarquer* dans le char de M. Erafte. Vous êtes fans doute des nôtres, dit-il à la Marquife, en lui baifant la main ? Non, repliqua-t-elle en fariant ; M. le Philofophe craint, à ce qu'il dit, le pouvoir de mes charmes. Elle fortit fans attendre la réponfe d'Erafte, qui fut très-fatisfait d'en être débarrassé.



CHAPITRE III.

L'Avantageux.

CETTE crainte est ridicule, lui dit le Chevalier d'un ton d'humeur, si vous êtes si prudent, nous nous ennuiérons en chemin. — Mais vous n'avez pas le dessein d'aller dans l'autre planète ; — j'en meurs d'envie. — Vous, M. le Chevalier, lui dit Erasme en souriant ? cela m'étonne : un homme comme vous est fait pour Paris ; il y a du danger à se charger de vous, toutes les femmes m'en voudront. — Je conviens que le parti est violent, mais je m'ennuie : je connois tout ce qu'il y a de femmes aimables à la Cour & à la Ville, la répétition des mêmes objets devient excédante. D'ailleurs, j'ai le projet d'être utile à mon pays : je veux introduire dans la Lune le ton de notre bonne compagnie. Toute l'Europe & même le nouveau monde adoptent nos mœurs, par-tout on tâche de nous imiter ; mais dans ces régions étrangères on ignore à coup sûr nos usages. Quel plaisir aurai-je d'y faire convenir les *agréables* qu'ils n'avoient pas le sens commun ! Je les forcerai à m'admirer. Ne croyez-vous pas cette réforme digne de moi ? — Je conviens que personne n'est plus à même de l'entreprendre, mais j'y entrevois une petite difficulté ; par-tout les *agréables* se croient supérieurs dans leur *genre* ; si vous vous moquez de leurs usages, ils ne vous épargneront peut-être pas à leur tour, ils pourront fort bien prendre la *liberté* de vous rendre avec usure les *ridicules* dont vous les aurez *gratifiés* si généreusement. Si vous perdez votre temps, vous serez fâché d'avoir fait un voyage inutile. — J'entends ces raisons à merveille ; mais cependant je voudrais m'éloigner pendant quelque mois de Paris ; une certaine aventure... Comment, lui dit Erasme en riant, les aventures vous engagent à ce parti violent ? Je ne vous reconnois pas-là : — à vous parler franchement celle-ci n'est gueres avantageuse : la voici, jugez-en vous-même.

Je soupe l'autre jour chez la Maréchale de *** ; on y parle de chevaux de course, de la nouvelle salle des Italiens, & de plusieurs autres choses aussi

intéressantes. Je vante ma loge, mes chevaux, & prétends qu'il n'en est pas de meilleurs en Angleterre ; le tout pour narguer un jeune homme fort *avantageux*. Une femme voulut absolument voir cette loge que je disois être merveilleuse ; je la lui promis, mais je différâi chaque jour sous de nouveaux prétextes, à satisfaire sa curiosité. À la fin cependant je fus obligé, pour m'en débarrasser, de convenir qu'une femme qui m'honoroit secrètement de sa confiance, en dispoit à son gré. Je rencontre un soir cette importune sur l'escalier des Italiens, elle m'engage à profiter de ce moment pour lui montrer cette loge, l'objet de tous ses desirs : poussé dans mes derniers retranchemens, je lui dis que j'en avois disposé pendant l'été ; elle s'en informa, découvrit la vérité, & dit par-tout que ma bonne fortune & mes chevaux, n'existoient pas plus que ma loge ; elle eut même la méchanceté d'ajouter que les chevaux dont je m'étois tant vanté, appartenoiient à un Marchand du Boulevard, & que je leur prêtois mon nom pour leur donner de la célébrité.

Ces plaiffnteries me firent un tort considérable, on douta de tous mes succès passés, les hommes jouissoient de ma défaite, & les femmes ne m'épargnoient pas. — Le tour est perfide, dit Erasme ironiquement ; mais il ne faut cependant pas se désespérer pour si peu de chose ; vous n'êtes pas le seul auquel une telle aventure ne puisse arriver, il est à parier qu'il s'en trouve plus de mille à Paris ; je vous conseille de vous venger, non pas de la femme dont vous vous plaignez, mais de ceux qui sont plus heureux que vous. En rendant leur conduite publique, on oubliera votre aventure pour s'occuper de celles de vos *amis*, c'est le seul moyen de rétablir votre *réputation*. Parbleu, mon cher Erasme, lui dit le Chevalier, le conseil est admirable ; je vais m'en occuper sur le champ. Quel dommage que vous quittiez la terre ! Un homme de votre mérite ne devrait jamais s'éloigner de Paris. Je reviendrai vous voir avant votre départ. Oh ! vous êtes un *ami* précieux ! Il embrassa le Philosophe, & se retira d'un air très-satisfait.

Une *folle*, un *avantageux*, & une *coquette* : le début n'est pas brillant, dit Erasme lorsqu'il fut seul : mais voyons jusqu'à la fin, elle sera peut-être plus heureuse que le commencement. On lui annonça M. Systematon, sa mine avoit l'empreinte de la singularité qui distingue si bien ce *grand personnage*.



CHAPITRE IV.

Le Systémataire.

SYSTEMATON, chargé de plusieurs rouleaux de papier, les posa sur une table, & puis salua Erasme.

— Mon nom est trop fameux pour être ignoré de vous, lui dit-il avec emphase ; votre avertissement a eu le bonheur de pénétrer jusqu'au fond de mon cabinet. Ah Monsieur ! que ce projet est admirable ! qu'il est bien combiné ! quelle gloire il assure à ceux qui vous accompagneront ! Je vous apporte les titres qui me donnent les droits d'y prétendre. — Voyons, Monsieur, ces titres sur lesquels vous fondez ces droits, lui dit Erasme fort poliment. — Les voici, reprit *Systematon* d'un air empressé. Aussitôt il déroula les papiers ; je déploye devant vous, Monsieur, les travaux immenses de trente années de veilles ; j'y ai consacré ma vie & ma fortune. — Cela doit être fort intéressant ; vous en avez sans doute tiré de grands avantages. — N'en parlons pas, Monsieur, on n'a pas assez de confiance dans le mérite des grands hommes. Voici tous les différens systèmes philosophiques, astronomiques, géométriques, &c. &c. depuis la création, jusqu'à nos jours. Examinons premièrement les différens systèmes sur la formation de l'univers. Cela est fort intéressant, Monsieur, plus d'un homme célèbre s'en occupe. — Je n'en doute pas ; — Je n'adopte que le système du fameux Héraclite ; il prouve que le feu est la matière première ; je vous dirai dans la suite pourquoi je suis plutôt de son opinion, que de celle d'Empédocle sur les quatre éléments, ou de celles d'Anaxagore sur le *chaos*, *confusion*, ou choc des matières. Ensuite nous passerons en revue les différens systèmes *planétaires* tant anciens que modernes ; nous n'oublierons pas ceux du *vide* & du *plein* ; & pour abrégé, nous finirons par le mien sur l'*attraction*. — Voyons tout de suite le vôtre, dit Erasme, car je n'ai pas le loisir de vous écouter long-temps. — Soit, Monsieur, mais ce pendant vous me privez du plaisir de vous prouver *mathématiquement*, que

mon *système* est le meilleur, & qu'enfin j'ai découvert ce *grand* secret, qui depuis tant de siècles a occupé les plus *grands* hommes. Je soutiens donc, Monsieur, d'après le célèbre Héraclite, que le feu est le premier *mobile* de la nature ; & c'est *moi*, remarquez bien ceci je vous prie, qui ai découvert que ce feu est électrique, que son volume plus ou moins vif, forme l'*attraction* & la *répulsion*, qu'il agit sur les astres, les plantes, les arbres, les hommes, sur leurs goûts, qu'il est le principe de leur sympathie & de leur antipathie ; enfin qu'il agit sur toute la nature. — Où sont vos preuves, Monsieur Systematon ? — Dans le regne végétal. Je suppose, Monsieur, que vous plantez ou semez tel arbre, ou telle graine dans des terres différentes : un canton les voit fructifier, tandis qu'un autre lui refuse son secours. Savez-vous pourquoi ? — Non, en vérité ; — c'est que la terre a de la sympathie, ou de l'antipathie. Vous comprenez cela, Monsieur. — Non, Monsieur. — En ce cas il est inutile de vous en parler ; car tout ceci me paroît bien clair.

D'après mes longues & laborieuses expériences, j'ai fait une autre découverte, un secret plus important que celui dont je viens de vous parler. Il n'est pas difficile à comprendre ; il faut d'abord savoir, Monsieur, que le feu n'anéantit pas la matière, mais qu'il la change seulement en verre.

D'après cette *découverte*, j'ai conçu un projet aussi sage qu'utile, pour le bien de la société : c'est celui de *brûler* les corps, & d'en réduire les *cendres* en *verre*. Au moyen de cette louable opération, on purifiera l'air, & l'on pourra transmettre avec plus de sécurité qu'un parchemin, tous les noms & titres de chaque famille. Cette invention sera d'un grand avantage à la postérité. On aura la facilité de métamorphoser les ancêtres en bouteilles, en gobelets, en lustres d'appartemens, en ornemens de cheminée, en flacons de toilette, en plateaux de dessert, &c. &c. &c. suivant les goûts dominans qu'ils avoient du temps de leur existence. Ceux qui aimoient le vin, on les placera dans la cave, & sur les buffets ; les gourmands seront réduits en plateaux, les agréables, les savans, le militaire, la duchesse, la prude, la dévote, la... — Hé, Monsieur, votre imagination vous emporte ; & si des titres aussi fragiles se cassent, que deviendra la postérité & les ancêtres ? — Rien de plus simple, mon cher Erasme, on ramassera les morceaux, & on les passera de nouveau au feu. — Parbleu, Monsieur Systematon, vous êtes un homme unique ; votre admirable projet est sublime, je m'étonne qu'on ne l'ait pas encore adopté. — Ah, Monsieur ! tout le monde n'a pas autant de

jugement que vous ; quand je l'ai proposé, on a paru le goûter, on m'a leurré long-temps même avec des belles promesses ; mais lorsque je me flattai de toucher au moment fortuné, on s'est impitoyablement moqué de moi ; on m'a traité de visionnaire & l'on m'a renvoyé avec très-peu de ménagement. — Cela me paroît incroyable ; il faut absolument punir ces gens-là ; je fais un moyen pour y réussir. — Quel est-il ? — Vous voulez *vitriifier* les morts, ne feroit-il pas plus avantageux de *vitriifier* les vivans ? — Ce projet vaut mieux que le mien, mais comment pourrois-je l'exécuter ? — Rien de plus aisé ; votre sublime génie en trouvera facilement les moyens ; il s'agit de bien étudier les différens degrés du feu ; quand vous ferez parvenu à en connoître toute la violence, il vous sera facile de *vitriifier* tout Paris. — Parbleu mon ami, vous avez raison, je ne m'étois jamais avisé d'une pareille étude : nous pourrons essayer nos expériences sur plusieurs bourgs & villages... — Pourquoi pas *sur tout le globe*, cela fera plutôt fait ; d'ailleurs que risquons-nous ? Nous ne commencerons jamais nos opérations que lorsque nous ferons dans la Lune. On fera bien étonné sur la terre de voir tout-à-coup cette planète qu'on a toujours cru un peu froide, les brûler tout vivans. Que dites-vous de mon invention ? — Ma foi, je la trouve *superlativement* ingénieuse ; je vous le répète, il n'y a que *vous & moi* qui véritablement aient du génie. Quand partons-nous ? Je brûle de me mettre à l'ouvrage. — Tout doux mon cher, vous allez trop vite en besogne ; il faut, avant tout, vous exercer ici, peut-être ignorera-t-on dans l'autre planète l'art *merveilleux* de la chymie ? Où trouveriez-vous un laboratoire ? Cette grande entreprise n'est pas l'affaire du moment ; nous ne pourrons l'exécuter qu'à un second voyage ; pendant mon absence, préparez-vous à m'accompagner dignement : sur ces entrefaites j'irois disposer les *esprits lunaires* en votre faveur, & quand vous arriverez dans l'autre planète, vous y ferez reçu avec cet éclat dû à vos grands talents.

Sytematon, au comble de la joie, approuva le dessein d'Erasme ; il se retira plus satisfait du projet qu'il venoit de lui proposer, que de tous ceux qui jusqu'alors lui avoient coûtés tant de peines & de fatigues.

Chaque homme, dit Horace, a sa folie : doit-on s'étonner, s'écria Erasme, que Sytematon ait la sienne ? Mais n'est-ce pas Monsieur de Fierencour qui s'avance ; que me veut cet ambitieux ?



CHAPITRE V.

L'Ambitieux.

QUE faites-vous de cet homme, lui dit Fierencour en entrant ? Prenez-y garde, il vous excédera avec ses projets extravagants ; pendant que j'étois en place, ce gaillard assiegeoit souvent mon antichambre. Si je n'avois à me plaindre que de lui, je serois trop heureux. Ah ! mon cher Erasme ! les hommes sont injustes, ingrats. — Est-ce d'aujourd'hui que vous en avez fait l'expérience, Monsieur. — Que me dites-vous ? personne n'en doit être mieux instruit que moi : dix années de travail m'ont fait connoître leurs défauts. Vous savez que je me suis attaché à les rendre heureux ; qu'ai-je recueilli de mes travaux ? Des reproches, une disgrâce éclatante ; on m'a relegué dans mes terres, j'y ai languï dans un oubli humiliant ; on me permet enfin d'en sortir ; mais que fais-je dans le monde ? Confondu dans la foule des courtisans, on me laisse végéter dans l'inaction ; je passe ma vie dans une obscurité méprisable. Cet état me désole, mon cher, il faut nécessairement en sortir, & remonter sur la scène ; je ne prévois pas que je réussisse ici... vous en devinez facilement les raisons... On craint un homme comme moi... mon mérite m'a fait trop d'envieux... je m'entends... & n'en dis pas davantage. — Espérez-vous plus de succès ailleurs ? — Je m'en flatte ; mes plans d'administration sont admirables ; je les présenterai ; on les goûtera, & je suis convaincu qu'on m'emploiera. — Où, Monsieur ? dans la Lune. — Sans doute n'est-ce point-là où vous allez ? — Oui ; mais êtes-vous sûr que le gouvernement y ressemble au nôtre ? — Non. — Hé bien qu'y ferez-vous, Monsieur de Fierencour ? — Belle question ; j'y cabalerai, je m'y formerai un parti qui bientôt deviendra le plus puissant, & je bouleverserai tout ce qui s'opposera à mes desseins. — Vous n'y parviendrez pas : inconnu, & le plus foible, vous flattez-vous d'inspirer assez de confiance pour réussir dans un projet aussi dangereux ? — J'espère tout, Monsieur, la supériorité de mes lumières m'assure du succès ; par-tout où je me présente j'y serai bientôt le plus fort. — Vos projets sont trop ambitieux,

Monfieur, j'en crains les fuites. — Vous être trop timide, mon cher, jamais vous ne ferez rien dans le monde, on n'y parvient qu'avec l'ambition, l'intrigue, & quelquefois même la flatterie. Il faut étudier le caractere de ceux qu'on veut subjuguier, se servir de leurs propres foibleffes pour les dominer, tout jufqu'aux vices, font des armes puiffantes dans une main habile, qui fait en profiter. — Mais cette politique jufqu'à préfent ne vous a gueres fervi. — Oubliez-vous qu'on m'a craint. — N'eut-il pas mieux valu vous faire aimer ? C'est un fentiment fi doux pour tous les hommes, mais fur-tout pour ceux auxquels eft confié le pouvoir ; il force leurs ennemis au filence, & les regrets publics les vangent de leur malice. Nos principes & notre humeur étant entierement oppofés, vous ne ferez pas mal de renoncer au voyage de la Lune, dit Erafte en faifant la réverence à Fierencour, qui outré de dépit, fe retira fans daigner lui répondre ; il débita par-tout : « que fi l'homme au char volant n'étoit pas meilleur mécanicien qu'il étoit politique, il fe cafferoit indubitablement le col avec tous ceux qui donnoient dans cette ridicule entreprife ».



CHAPITRE VI.

La Réforme.

TOUT-à-coup on entendit un bruit confus dans la cour du Philosophe ; il crut d'abord que le Régiment des Gardes avoit fantaisie de l'accompagner ; mais quel fut son étonnement d'y voir une foule d'hommes bizarrement vêtus : il pria les plus distingués de passer dans son cabinet.

— Vos intérêts sont sans doute communs, leur dit-il, si j'en juge par la manière dont vous vous présentez chez moi ?

Un vieillard prit la parole : vous ne vous trompez pas Erasme, répliqua-t-il d'un ton modeste ; notre disgrâce nous a réunis pour la première fois ; mais voilà le pouvoir de l'adversité ! Pendant notre prospérité, quand nos jours s'écouloient dans l'abondance & le repos, nos divisions mettoient une barrière infurmontable entre nous. Nous ne nous occupions alors que de nos querelles, de notre intérêt particulier, peu des affaires du monde, & jamais que lorsque nos avantages l'exigeoient. Nous jouissions tranquillement des plaisirs de la vie, sans en connoître les peines ; les malheurs d'autrui ne nous affectoient pas, car nous n'avions pas de besoins. — Vous fûtes trop heureux, Messieurs. — Hélas ! notre bonheur est bien changé ; un grand Prince médita une réforme dans ses États ; il commença par nous ; il nous renvoya, en nous accordant une subsistance assez honnête, à la vérité, mais elle n'approche pas de l'aisance que nous avons perdue. — Quel emploi ce grand Prince a-t-il fait de vos biens ? — Il ne faut rien vous cacher, n'est-ce pas. — C'est ma convention. — Il en distribua une partie aux veuves & aux orphelins des défenseurs de l'État, & de l'autre, il augmenta le salaire de ceux qui instruisent le peuple, & le contient dans son devoir. Nous désespérons qu'il change ces dispositions en notre faveur ; cet heureux temps est perdu pour nous ; il ne nous reste d'autre espoir que de PASSER avec vous dans le *globe lunaire*, de nous y rétablir, & d'y jouir d'un bonheur qui nous est ravi sur la terre. — Quelle présomption, Messieurs ! — À coup sûr vous

n'y parviendrez pas : quant à la réforme dont vous vous plaignez, jamais ce Prince ne fut plus grand que dans cette occasion. Où sont donc vos droits pour prétendre aux bienfaits de la société ? Que faites-vous pour elle ? — Nous faisons des vœux pour sa prospérité. — Eh ! quel est le bon citoyen qui n'en fasse autant chaque jour ? Il réunit à ce devoir celui d'être utile à sa patrie & à sa famille : ces titres valent mieux que les vôtres. Allez, Messieurs, rougissez de votre indolence, & réparez, par une vie active, la mollesse où vous avez vécu depuis si long-tems. Je n'ai ni le temps ni le loisir de vous écouter davantage. Il ne leur permit pas seulement de répliquer, & les congédia de très-mauvaise humeur. Il la conserva jusqu'au lendemain.



CHAPITRE VII.

Le Militaire mécontent [1].

ON lui annonça le Vicomte de Manencour, jeune homme de bonne mine, & d'une naissance très-distinguée. Je suis très-décidé à vous suivre, dit-il à Erasme en le saluant. Êtes-vous mécontent du service, M. le Vicomte ? — Sans doute... vous jugerez si j'ai tort ?

Je fais mon devoir, j'ai l'estime de mes Supérieurs, je me rends régulièrement à mon Corps suivant les Ordonnances, & j'y reste le temps prescrit. Hé bien, Monsieur, malgré cette exactitude, je ne puis obtenir un brevet de Capitaine à la suite. — Je conviens que cela n'est pas heureux ; combien de temps y a-t-il que vous êtes au service, Monsieur ? — Six ans. — Six ans : le temps n'est pas bien considérable. — Je sollicite depuis deux ans ; il est cruel de fatiguer sans cesse le Ministre par mes importunités, & de passer ma vie dans les Bureaux. — J'en suis d'accord ; mais je m'imagine que vous n'êtes pas le seul. — Ah ! Monsieur, j'en connois plus de mille. — Sont-ils plus heureux que vous ? — Je ne le crois pas. — De quoi vous plaignez-vous, Monsieur ? À moins d'avoir versé son sang pour la Patrie, on n'a pas droit de prétendre aux bienfaits anticipés... — Je n'eus jamais occasion d'agir, Monsieur ; quand elle s'offrira, je ferai mon devoir. — Je n'en doute pas, Monsieur ; mais je crois aussi qu'alors le Roi récompensera vos services. Espérez-vous d'être Maréchal-de-Camp au bout de dix ans ? Il faut mériter les grades, avant de se flatter de les obtenir. — Vous ne considérez pas que ma naissance me donne des droits, que bien d'autres n'ont pas. — Comment, Monsieur, vous vous appuyez sur un si foible avantage ? Vous voudriez-donc que le Ministre soit injuste envers ceux qui n'ont pas les mêmes titres ? S'il accordoit des brevets à tous ceux qui, comme vous, font valoir de pareils droits, que deviendrait le service ? Le Corps subalterne ne seroit composé que de Capitaines à la suite ; convenez qu'un tel abus est impraticable ; qu'il détruiroit entièrement la discipline

militaire. D'ailleurs une dignité, trop généralement accordée, perd bientôt de son mérite ; dans peu on ne se contenteroit plus d'être Capitaine, ceux-ci brigueroient tout de suite les grades supérieurs, & bien-tôt les Régimens ne seroient composés que d'Officiers-Généraux. Je soumets mes objections à votre jugement & je suis convaincu qu'avec un peu de réflexion, vous les approuverez.

Le Vicomte garda le silence, & le Philosophe continua. J'ignore, Monsieur le Vicomte, les usages des peuples chez qui je vais ; s'ils sont paisibles, qu'y ferez-vous ? Vous serez bien plus mécontent de ce voyage que du Ministre : croyez-moi, restez ici, continuez de mériter la grace que vous lui demandez, & soyez convaincu qu'il récompensera vos services. Voici une Dame qui me force à vous quitter, vous êtes trop galant pour ne pas lui faire place : Erasme lui fit une révérence, que le Vicomte lui rendit assez froidement.



1. ↑ Ce Chapitre fut composé avant le nouveau Règlement.

CHAPITRE VIII.

La Demoiselle de l'Opéra.

AH ! ah ! c'est vous, Sophie ; quel dessein vous amene chez moi ? J'ignore si l'on danse dans la Lune. — Mon projet n'est pas d'y danser ; j'ai ma foi bien autre chose qui m'occupe. Ne faut-il pas que je vous raconte mon histoire ? — Sans doute, c'est ma convention ; — je vous réponds que vous serez content de la mienne, elle est fort drôle.

Je ne vous parle pas de mon origine, elle se perd dans la nuit du temps, comme celle des Grands Seigneurs. Commençons par mon entrée dans le monde. Cela ne fut pas bien brillant. À douze ans je fus livrée à ma propre conduite, j'en profitai comme toutes les filles de mon caractère. Je passai bien des mauvais quarts-d'heure, plus de misère que de bon temps.

Je logeai dans une maison où demeurait une Chanteuse des Chœurs ; nous fîmes bientôt connaissance ensemble ; elle m'engagea à l'accompagner à l'Opéra, où je lui servis de femme-de-chambre. Une des *grandes élégantes* me remarqua, ma figure sans doute lui plut, elle me fit venir chez elle, me fit quitter ma bonne amie, & m'accorda la plus grande protection. Je gagnai bien-tôt son estime, elle m'admit à toutes les parties, où dans la suite je fus plus distinguée que ma bienfaitrice. La jalousie nous brouilla, je la quittai & m'établis pour mon compte. Je ne manquai pas d'avoir plusieurs amis... — Fort bien ; je vois que vous fîtes des progrès... Ne m'interromps pas, le reste de mon histoire te divertira.

Après avoir éprouvé quelques vicissitudes attachées à mon état, j'eus le bonheur de plaire à un riche Financier. Dès ce moment tout changea de face. Il commença par me faire recevoir à l'Opéra. Il me donna des meubles, des bijoux, mais je n'avois point de carrosse. — C'est un point nécessaire pour une fille de votre état, elle ne peut décentement s'en passer. — Tu es un homme adorable, je vois que tu nous connois ; enfin je l'obtins bien-tôt. La tendresse de mon Amant redoubla chaque jour. J'en profitai en

femme d'esprit. Il avoit la manie de se faire passer pour homme de qualité : cette découverte me fut d'un grand secours. Quand je voulois le mettre à contribution, je citois quelques traits de générosité de Monsieur le Duc un *tel* ou un *tel* ses alliés : aussi-tôt mon orgueilleux Financier ne voulut pas être en reste, il me prodigua ses libéralités, & finit par se ruiner, pour ressembler aux grands Seigneurs ses parens.

— N'as-tu pas profité des débris de sa fortune ? — Certainement : — Tu dois être fort riche ? — Je n'ai pas le fol ; à mesure qu'on me donne je dépense. Le moyen de faire autrement ; quand on a un *nom* dans le monde, il faut le *soutenir*. — À merveille ; mais votre Financier fut-il bientôt remplacé ? — Cela ne fut pas long ; l'immense fortune du Duc de *Beauchâteau* ne m'échappa point. Il rafola bien-tôt de moi, sans une maladresse de ma femme-de-chambre, je lui aurois fait voir du chemin à son tour.

Un jour, croyant le Duc à la campagne, je soupai avec un jeune homme, qui, à beaucoup près, n'étoit pas un grand Seigneur, mais qui avoit plus de mérite à mes yeux. Il passa la nuit chez moi. Arrive *Beauchâteau* ; ma sotte suivante lui refuse gauchement l'entrée de ma chambre. Il s'emporte, la menace, & finit par lui donner quelques louis pour la faire causer. Elle ne résista pas à un argument aussi éloquent, & lui découvrit toute l'intrigue. Il entre, & me dit ironiquement : « Que dans la fuite il se garderoit bien de troubler mes plaisirs avec cet illustre rival ».

J'ignorois que cette fille avoit des prétentions sur ce jeune homme ; mais depuis, ils se sont mariés & m'ont quittés fort mal-adroitement.

Les circonstances de cette rupture étoient humiliantes, elles firent du bruit dans le monde, & sur-tout parmi nos *Dames de l'Opéra*. Je n'osois plus me montrer au foyer, tous les *agréables* m'y firent des plaisanteries sanglantes. — Les hommes sont bien injustes, lui dit Erasme en souriant : — n'en parlez pas, ils sont tous des *roués*.

Quoique je n'eus plus d'Amant, je continuois cependant toujours les mêmes dépenses, dans l'espoir qu'en soutenant l'éclat de ma réputation, je trouverois quelqu'un qui s'attachât à moi. Je fis des dettes, & bien-tôt il ne resta de ma fortune passée, que mon mobilier. — Avec ton adresse, tu trouvas sans doute quelqu'un qui les payât. — Tu te trompes, jusqu'à présent je n'ai

trouvé personne qui veuille s'en charger ; sans la guerre^[1] j'y parviendrais bien-tôt, je réserverois cette bonne aubaine à quelqu'Anglois bien riche, qui seroit trop heureux de plaire à une fille comme moi. — Mais cette ressource te manquant, que feras-tu si tes créanciers ne sont pas tranquilles ? — Cela ne m'inquiète pas : il en est tant d'autres qui vivent à leurs dépens, auxquels on ne dit rien ; ne puis-je pas me flatter d'avoir le même bonheur. D'ailleurs ils seront payés un jour. — Comment ? — N'ai-je pas la ressource de la Lune ? La nouveauté m'y promet les plus grands succès. Tu verras comme je menerai ces Messieurs de *là-haut*. Laisse-moi faire ; je te promets que bien-tôt j'y serai très-brillante. — Tu n'en feras rien ma chère amie. — Qui te l'a dit ? — Moi : crois-tu que je veuille priver l'Opéra de son plus bel ornement ? Que diroient les partisans des coulisses ? ils ne me le pardonneront jamais. D'ailleurs, pour l'honneur de la terre, je suis forcé de te refuser. — Pourquoi cela ? — Si tu allois raconter tes aventures aux habitans de la *Lune*, quelle opinion auroient-ils de nous, ils croiroient que nous sommes tous en démence ; tu vois, ma chère Sophie, que cela ne se peut, & qu'en conscience je ne puis jouer un aussi mauvais tour à notre *Globe*. — Mais voilà du nouveau ; à ton début je te croyois un homme traitable, mais tu es plus scrupuleux qu'un Prélat. Allons, allons, laisse ce ton rigide, je t'aimerai bien, je te serai fidèlement attachée pendant toute la route au moins ; j'aurai bon soin de toi, tu verras comme nous nous divertirons. — Je ne puis ma bonne amie : je suis forcé d'être inexorable. — Vas, mon ami, tu es un grand imbécile, ne crois-tu pas que les habitans de la *Terre* t'aient grande obligation, quand tu te seras bien ennuyé ? De quoi t'avises-tu ? laisse-leur le soin d'établir leur réputation eux-mêmes, ils ne sont pas aussi délicats que toi ; — mais mon cœur, je te le répète, que je ne puis t'admettre dans mon Char, tout s'y oppose : — tu ne fais pas ce que tu refuses ; tu me regretteras plus d'une fois : ah mon cher Erasme ! on ne rencontre pas tous les jours des filles comme moi. — Malgré ton éloquence & ce joli minois, je ne puis t'accorder ta demande. — En ce cas, adieu, car je vois que je perds mon temps ; il n'y a rien à faire avec ces Philosophes ; si tous les hommes étoient aussi prudents que toi, notre commerce iroit mal.

Elle se retira en faisant de grands éclats de rire, & répéta plusieurs fois, pour l'honneur de la terre.

Mademoiselle Sophie, s'écria notre Philosophe en la voyant sortir, vous êtes une égrillarde à laquelle quelques mois de correction ne feroit pas de mal.



1. [↑](#) Ce chapitre fut composé pendant la guerre.

CHAPITRE IX.

Le Joueur ruiné.

N'y songeons plus, dit le prudent Erasfe, je vois qu'il faut renoncer à l'espoir d'avoir des compagnons. N'étoit-il pas trop difficile ? Si tous les hommes étoient aussi délicats, ne courroient-ils pas risque d'être souvent seul ? Il se décida cependant à faire un autre essai. Le lendemain, le premier qui se présenta fut le Comte de Gerzac. Quand on l'annonça Erasfe s'écria : il feroit plaisant que cet homme eût envie de m'accompagner ! Je vois que ma visite vous surprend, lui dit le Comte ; mais quand vous saurez les raisons qui m'amènent ici, vous m'applaudirez.

Vous n'ignorez pas qu'autrefois je jouissois d'une grande fortune & d'un nom distingué ; n'est-il pas étonnant, mon cher Erasfe, que je me sois conduit comme ceux qui ne possèdent ni l'un ni l'autre. La maudite passion du jeu, est la cause de ma ruine. Fortune, nom, réputation, tout s'est perdu ensemble. — Comment, Monsieur, auriez-vous risqué tout cela sur une carte ? — Il faut le croire, car je ne jouis plus d'aucune considération dans le monde ; ce n'est pas la perte de mon argent que je regrette ; ce qui me désole, est de voir que ma fortune enrichit ceux qui l'ont gagnée ; mais que les débris de mes autres avantages n'ont enrichis personne. Si j'avois pu en revêtir quelques joueurs de mes amis, ils me les auroient prêtés dans l'occasion : cet heureux échange nous eût été également favorable ; mais dès qu'il ne peut avoir lieu, n'y songeons plus, & occupons-nous de choses plus intéressantes. Savez-vous que j'ai un grand projet de fortune pour vous. — Pour moi, Monsieur le Comte ? — Sans doute ; il est même infaillible. Je vous accompagnerai dans la petite planète, nous y établirons une banque de *Pharaon*, chez l'*Empereur de la Lune*, nous ferons de moitié dans les frais & dans les profits. — Mais êtes-vous sûr qu'on joue chez ce Monarque ? — Pourquoi n'y joueroit-on pas ? Les Ordonnances contre le jeu ne sont pas sans doute parvenues jusqu'à lui. — N'est-il pas probable qu'on ignore dans

la Lune l'usage des cartes ? — Nous l'apprendrons aux habitans. — Vous avez donc le dessein d'introduire nos vices dans ces régions étrangères ? Prenez-y garde ; ces nouveautés peuvent nous jouer quelque mauvais tour. — Ne craignez rien ; si les habitans de la Lune murmurent, nous les *matterons* bien-tôt par notre air d'affurance. — Je n'approuve pas ce projet : d'ailleurs, le *but* que je me propose dans ce voyage n'est pas de m'enrichir, mais celui de m'instruire. Si vous n'avez pas d'autre dessein en m'accompagnant, je vous conseille de rester ici, vous êtes dans le centre de vos *amis*, qui peuvent trouver moyen, malgré la rigidité des loix, de réparer, par leur industrie, les pertes dont vous vous plaignez.

Vous ne connoissez pas ce que vous refusez, lui dit le Comte avec un peu d'humeur, vous vous en repentirez, réfléchissez-y bien ; & si vous vous ravisez, mandez-le moi, je viendrai sur le champ vous trouver ; nous prendrons nos sécurités réciproques que nous passerons par-devant Notaire, & moyennant ces précautions, nous éviterons tout sujet de dispute. Erasme fit un signe de tête en souriant, & le Comte se retira en lui répétant qu'il n'auroit jamais une plus belle occasion de faire fortune.

Est-il possible, s'écria Erasme lorsqu'il fut seul, que cet homme ne s'aperçoive pas qu'il me propose des moyens de fortune qui l'ont ruiné ! Combien les passions aveuglent celui qui est leur proie. Mais voici Monsieur *Spleen*. Sa démarche & son maintien annoncent l'originalité de son caractère attrabilaire.



CHAPITRE X.

Le faux Philosophe.

DES cheveux plats & mal-propres ; un habit noir couvert de tabac d'Espagne ; des culottes vertes qui ne sembloient pas être faites pour les cuisses décharnées qu'elles couvroient ; des bas gris, jadis blancs, qui faisoient la grimace à des jambes aussi seches que celles d'une sauterelle ; une paire de vieux souliers, où la boue de Paris se reposoit depuis six mois, sans qu'aucune main profane eût touché ces marques précieuses de cynisme, composoient la parure de ce Philosophe orgueilleux.

Le dessein de fuir des hommes vicieux vous fait sans doute entreprendre ce voyage singulier, dit *Spleen* à Erasme, en lui jettant un regard farouche. — Vous vous trompez, lui répondit le Philosophe du Char volant, c'est pour mieux les connoître que je l'entreprends. — Que me dites-vous ? Vous êtes donc bien content de ces *êtres* méprifables. — Sans doute ; ils ne m'ont jamais fait de mal. — Hé quoi ? oubliez-vous qu'ils ne vous ont pas plus épargné que moi. Combien de fois n'avons-nous pas été en butte à leurs critiques, & à toute la malice qu'inspire l'envie. — Qu'est-ce que cela me fait, je leur permet de s'amuser à mes dépens. Si la critique est juste, elle m'éclaire & me corrige ; si elle n'est dictée que par l'envie, je plains ceux qui se donnent tant de peines, & m'en divertit. — Mais voilà une philosophie bien extraordinaire ? — C'est la bonne, mon cher *Spleen*, elle réussit mieux que la vôtre. Ne voulez-vous pas que, comme vous, je me chagrine de tout ce que je vois & j'entends ? Pourvu que mon ame soit pure, je m'inquiete peu du reste. J'ai le bonheur d'envifager toute chose en couleur de rose ; les événemens ne m'accablent pas, encore moins l'opinion publique. — Mais encore chacun aime qu'on l'approuve. — Si vous êtes content de vous-même, que vous ne fassiez du tort à personne, que vous soyez bon citoyen, ami fidele & honnête-homme, que vous importe le reste. Les suffrages ajoutent-ils quelque chose à notre bonheur ? — Sans doute ; &

pourquoi nous donnerions-nous la peine de corriger les hommes, si ce n'étoit pour être applaudi ? — Est-ce là votre but ? Mais en partie. — Renoncez à vos prétentions, vous n'y parviendrez jamais. À vous parler franchement, vous ne ferez guères de profélytes. — Pourquoi cela ? — Vous me forcez à vous le dire : vos préceptes sont trop sévères ; ils effrayent, au lieu d'encourager à suivre la vertu. Il faut aux hommes un peu plus d'amenité... — vous voulez que je caresse, que je flatte les vices favoris. Avant d'avoir cette foiblesse, je consens qu'on ne lise plus mes écrits ; mais je suis décidé à passer dans d'autres hémisphères, dans des régions où la corruption n'a pas encore eu le temps d'altérer les mœurs, où l'homme, dans toute la pureté de l'innocence, porte encore l'empreinte de la nature. C'est-là où je parviendrai à réformer son cœur. — Vous n'y songez pas, mon cher *Spleen* ; où il y a tant de perfections, il ne faut pas de réforme : croyez-moi, vous êtes destiné à déclamer ici, c'est le seul endroit où votre morale fera fortune. Ailleurs vous seriez confondu dans la foule, mais à Paris, la nouveauté vous assure toujours quelque succès, ne fut-ce enfin que celui d'un jour, c'est un triomphe pour un homme avide de suffrages. Je ne puis vous emmener, mon Char est déjà furieusement chargé. Si dans un second voyage je puis vous être utile, comptez sur un frere Philosophe.

Spleen se retira d'un air aussi sombre qu'il étoit entré, & Erasme fut très-content d'en être débarrassé.

Quel présomptueux ! s'écria-t-il, le manteau de la Philosophie sert souvent à couvrir la vanité ; bien des hommes se laissent séduire par un extérieur bizarre, l'austérité de *Spleen* cache un orgueil insupportable. Le vrai Philosophe est l'ami de l'humanité. Erasme s'abandonnoit à de pareilles réflexions, lorsque des grands coups de fouet, répétés à plusieurs reprises, le tirèrent de sa rêverie.



CHAPITRE XI.

L'Anglois curieux.

UNE voiture à six chevaux de poste s'arrêta devant la porte. Un petit homme pâle, maigre, couvert d'un grand chapeau, sous lequel se perdoit sa figure, accompagné d'un gros homme fort rouge, s'informoit à tout le monde où demeuroit le Monsieur au Char volant. Quand il apprit qu'il étoit à la porte d'Erafte, est-il temps encore d'avoir des places ? demanda-t-il avec empressement à tous les passans.

Erafte le fit prier d'entrer ; il étoit fort poli avec tout le monde, mais surtout avec les étrangers, qui ont besoin d'encouragement pour se présenter avec confiance. Vous me paroissez un homme bien honnête, lui dit Mylord *Travel*, en le prenant par la main, & un bon *compagnione* de voyage. Votre *avertissement* m'a fait un *excessivement de plaisir* ; cet voyage dans la Lune est *beaucoup curieuse*, en verté, il y aura des observations *infiniment* à faire dans *cet région*. — Je le crois comme vous, Mylord : on a une idée trop imparfaite de l'Univers ; mon dessein, en visitant les Astres, est de m'instruire par les comparaisons. — C'est fort bien réfléchi, M. d'Erafte, la curiosité annonce toujours *beaucoup infiniment* de mérite. Je passe moi un *grand parti* de ma vie dans les voyages, uniquement pour m'instruire. M. Hilly que vous voyez là, mon ami & *fidel compagnione* vient avec moi ; *j'espere, Monsieur, de votre bonté, que vous l'accepterez dans votre Char*, il ne vous *importuneras* pas plus que moi. Quand partez-vous, Monsieur ? — D'abord que j'aurai trouvé, Mylord, quelques personnes qui me conviennent. — *Comment, M. d'Erafte, dans un grand Ville autant que Paris, s'est-il un chose difficile ?* — Je demande de certaines qualités, qu'on possède rarement. — *Comment ? quels qualetés ?* Si les gens sont honnêtes, ont-ils besoin d'autres *qualetés* ? — Vous ne me comprenez pas, Mylord ; ce ne sont pas celles de la naissance, ce sont celles du caractère. — Ho ! j'entends à présent ; *pardonnez-moi, Monsieur.* — Je ne veux ni bavards, ni

vicieux, ni gens à prétentions. — *Quant à pour mon ami Hilly & moi, nous sommes fort silencieuse avec notre conversation : permettez-nous seulement nos instrumens de Mathématiques, d'Astronomie, & de siffler de tems en tems en réfléchissant à nos découvertes, en vérité vous ne vous apercevrez pas que vous avez de monde avec vous.* Je vous demande la grace, quand nous serons arrivés dans le Globe opaque, *de me laisser aller à mes courses ; mon ami Hilly & moi nous irons de notre côté, & vous du vôtre sans gene, Monsieur, à moins que vous avez besoin de nous, car nous serons en tout occasion à votre disposition.* Ces conditions sont-ils de votre convenance, Monsieur ? — On ne peut pas davantage, Mylord. — Allons, j'en suis en vérité bien aise. *J'ai pendant tout ma vie médité quelque chose de singulier. Depuis dix ans que j'ai parcouru l'Europe, pour chercher quelque chose d'extraordinaire, j'ai trouvé des hommes à peu-près les uns comme les autres, des mœurs dont par-tout la ressemblance est parallèle ; mais ceci fournira beaucoup des choses nouvelles ; & de plus encore, je serai bien aise de faire un confrontation, si les traités qu'on a fait sur la formation de cet planet sont justes, & si les taches noires qu'on découvre dans la Lune, sont véretablement des mers, lacs, ou autres particularités inconnues par les Astronomes.* En vérité, M. d'Erafte, il y a beaucoup à recueillir de tout cela, je suis tout-à fait en persuasion, que bien de mes compatriotes vont s'offrir pour aller avec vous. *Notre nation est fort curieux, il aime à voyager, les circonstances de tems ajoutera beaucoup infiniment à cet curiosité.* — Ah Mylord ! si ce goût alloit prendre en Angleterre, toute la nation voudroit quitter la terre : une telle émigration feroit un trou dans la Lune, que le temps ne combleroit jamais. — *Vous avez beaucoup raisone, Monsieur ; mais puisque vous êtes si bon d'accepter M. Hilly & moi, puis-je être assez hardi pour vous demander un autre petit faveur.* — Ordonnez, Mylord. — *C'est que pendant notre route, nous passons du côté de l'Amérique pour jetter, chemin faisant, un petite coup d'œil sur la théâtre de nos malheurs.* — J'y consens volontiers. — *À présent que je me retire dans mon hôtel garnie, faites-moi l'honneur, M. d'Erafte, de venir dîner avec moi, nous ferons plus de connoissance ensemble à table, & quand nous aurons bus quelques verres de vin, nous serons de plus grandes amis ; c'est la mode d'Angleterre, M. d'Erafte, ne me refusez pas.* Eraste accepta une invitation où le cœur avoit plus de part que la politesse.



CHAPITRE XII.

Le Scrupule.

LA foule diminueoit, l'anti-chambre d'Erafte devint déferte, foit que l'enthoufiafme de la nouveauté fût déjà paflé, ou que la délicateffe du Philofophe rebutât tout le monde, perfonne ne s'offroit plus pour l'accompagner. D'ailleurs, on fait qu'à Paris tout eft calculé pour le moment : les têtes y font plus propres pour la planete de *Mercur*e, que pour celles de la *Lune*, de *Jupiter* ou de *Saturne*. Ces dernieres font trop froides pour tant de vivacité.

Il fe déci doit enfin de partir avec les deux Anglois, lorsqu'on lui annonça la Vicomteffe de Valmont. Faites écarter tout le monde, lui dit-elle en entrant, j'ai un fecret à vous communiquer. — Vous pouvez parler, Madame, perfonne ne vous écouteras. Après avoir regardé de tous côtés avec la plus grande inquiétude : — Un fcrupule m'engage à quitter la terre, Monsieur, lui dit-elle en tremblant. — Un fcrupule, Madame ! De quel genre eft-il ? — Hélas ! Monsieur, je n'ofe vous le dire, je crains trop votre blâme. — Vous avez tort, Madame, perfonne n'eft plus indulgent que moi. — Je fuis veuve, Monsieur ; j'aime, & n'ofe me livrer au penchant de mon cœur. — Pourquoi, Madame, avez-vous à rougir de votre choix ? — Au contraire, je ne puis que m'en applaudir. Mon Amant réunit aux qualités les plus aimables, la plus belle figure ; mais il eft Proteftant. — Hé Madame ! que fait la religion en amour ? — Une malheureufe aventure m'oblige de l'époufer ; mais faites-moi le plaifir de m'écouter, & vous verrez que mon fcrupule eft fondé. Après huit ans de mariage, paflés dans la plus douce union, je perdis mon mari. Il me laiffa un fils & une fortune immenfe. Je me retirai à la campagne pour mieux m'y occuper de l'éducation de mon fils. J'y vécu dans la plus grande retraite, & j'y contractai l'ufage d'employer une partie de la matinée à la lecture.

Un jour que je me promenai seule dans mon parc, je m'assis sur un banc, vis-à-vis d'une grille, qui donne sur une route dans le bois du Roi ; j'aperçus un jeune homme qui me regardoit attentivement. Nos yeux se rencontrèrent, il rougit, me salua, & se retira.

Pendant huit jours je me rendois au même endroit, & retrouvais toujours mon inconnu. J'appris bien-tôt son nom. L'Ambassadeur de S... dont il étoit parent, me le présenta ; je ne puis vous exprimer mon embarras, Monsieur, lorsqu'il entra ; cependant son respect me rassura. Après cette première visite, il vint me voir souvent, mais observoit toujours la plus grande réserve.

Un jour qu'il dîna chez moi avec quelques personnes de Paris, une pluie affreuse empêcha la compagnie de se retirer. On coucha au Château. À souper on parla d'orages ; je dis que je les craignois. Pendant la nuit il s'éleva un affreux, je sonnai plusieurs fois ma femme-de-chambre, elle ne vint pas ; la frayeur me fit sortir du lit. J'ouvre la porte du corridor, & j'y vois... ah ! Monsieur, qu'une femme craintive est à plaindre ! — Hé bien, Madame, étoit-ce le moment du scrupule ? — Non, Monsieur ; mais il ne fut pas loin : j'y vis le Baron. La conversation du souper l'avoit conduit à ma porte, dans l'intention de m'offrir son secours pendant l'orage.

Sur ces entrefaites arrive ma femme-de-chambre, mon embarras redouble, me voyant seule à cette heure avec un homme, ne pouvoit-elle pas soupçonner ma vertu ? Je priai le Baron de passer dans ma garde-robe, de s'y cacher jusqu'à ce que Sophie fût retirée. — Cette précaution étoit sage & prudente : — elle eut des suites bien funestes.

Quand je fus seule, le Baron se jeta à mes pieds, & m'avoua une passion qu'il cachoit depuis long-temps ; il étoit tendre & pressant, je l'aimois, je ne pus cacher mon trouble, il en profita, & je devins... — Je vous entends, Madame : voilà le scrupule. — Non, Monsieur, vous n'y êtes pas encore.

Le premier pas franchi, bien d'autres le suivent, comme vous le savez ; notre commerce se conduisit cependant avec le plus grand mystère ; j'avois trop d'intérêt à cacher une foiblesse que la différence de religion rendoit moins excusable. — Je ne crois pas que l'Amour s'en effaroucha. Mais je vous interromps, Madame.

— Mon fils devint malade ; son gouverneur, alarmé de son état, m'envoya pendant la nuit Sophie, pour m'en avertir. Je n'avois pas pris la précaution

de mettre le verrouil : elle entre, & me trouve... endormie... dans les bras... du Baron. — Ah ! Madame, n'est-ce pas ce qui vous tourmente ? — Non, Monsieur : je réparerai bien-tôt le tort que je fis à ma vertu. Je dis froidement à ma femme-de-chambre : « Puisque le hasard vous a découvert un secret, que j'ai des raisons à ne pas rendre encore public, je vous ordonne le silence sur mon hymen avec Monsieur ».

Après cet aveu que la honte m'arracha, l'honneur exigeoit que j'épousasse mon Amant. Rien ne s'opposoit à cette alliance, que la religion. Je lui proposai d'embrasser la mienne, il me refusa ; j'insistai, mis tout en usage pour l'y déterminer, il fut inébranlable ; il m'alléguait, pour colorer ses refus, qu'il ne vouloit pas encourir le reproche d'avoir sacrifié ses principes à l'amour & à l'intérêt. — Ce Baron est un honnête-homme, Madame ; vous avez tort de ne pas l'épouser. — Le puis-je, Monsieur ? ma conscience s'y oppose. — Mais à présent est-elle plus à l'abri des remords ? — Sans doute. — Une fausse délicatesse vous aveugle ; est-ce le moment de l'avoir ? Croyez-moi, mariez-vous, & n'ayez plus de scrupule. — Ne vaudroit-il pas mieux vous accompagner dans la Lune, y éviter, par une fuite volontaire, le piège que me tend l'Amour. — Vous pourriez trouver dans ces régions d'autres sujets de scrupule ; ne vous y fiez pas, Madame ; croyez-moi, suivez mes conseils, vous vous en trouverez bien.

La Vicomtesse, aisément convaincue que ce parti lui convenoit mieux que celui de quitter la terre, accorda peu de temps après sa main au Baron, sans plus s'occuper de ses scrupules. Elle trouva dans cette union le bonheur & le repos.

Voilà les femmes, dit Erasme lorsqu'il fut seul ! Elles sont indéfinissables : leurs délicatesses feroient déridier le front au Stoïcien le plus austère. La Vicomtesse ne voit pas son ridicule ; étoit-ce le moment d'être scrupuleuse ? Mais chacun a sa manie. On annonça M. *Dryau* ; il étoit accompagné d'un petit homme bien poudré & frisé, dont la figure ressembloit à celle d'une vieille coquette ; c'étoit l'intrigant M. *Furret*.



CHAPITRE XIII.

L'Ex-Fermier général.

SANS doute, votre dessein n'est pas de me suivre, leur dit Erasme en riant ; j'attribue votre visite à la curiosité. — Vous avez tort, lui répondit *Dryau*, j'ai de grands projets de fortune, moi ; vous n'ignorez pas que je suis ruiné ? Il faut bien que je trouve un moyen de me refaire. — Est-ce dans l'autre planète que vous allez le chercher ? — Sans doute : voici mon projet. J'appris l'autre jour, chez un homme d'esprit, qu'il existe un *certain sel attique*, dont je n'ai nulle connoissance ; il s'expliqua assez vaguement : je ne voulus pas trop le questionner, de crainte qu'il ne devinât mon dessein. Je m'adressai à *Furret*, qui est au fait de tous les *sels* ; il m'assura qu'on en trouvoit en abondance dans la *Lune*. Aussi-tôt je conçus le projet de vous accompagner & d'établir, moyennant des voitures *volantes*, un commerce entre notre Globe & l'autre. Mais avant de parler de mon dessein, je veux obtenir du Gouvernement un privilège exclusif de vente pendant trente ans. Que dites-vous de ce projet-là ? Ai-je de l'imagination, moi ? Ne ferai-je pas bien enrager mes confreres ? Ils crèveront de dépit en me voyant de nouveau sur le pinacle. C'est une fortune sûre, mon ami ; tout Paris donnera dans la nouveauté : les cuisiniers l'employeront de préférence ; car on m'a dit qu'il *fale* bien, qu'il aide singulièrement à la digestion, & qu'il donne un certain relief aux *mets*, que les *sels* communs n'ont pas. — N'avez-vous pas d'autres ressources, M. *Dryau* ? — Parbleu celles-ci me suffisoient, je crois ? — Cette entreprise ne vous réussira pas : M. *Furret* vous a mal instruit. Ce sel n'est pas plus calculé pour réparer votre fortune, qu'il l'est pour l'usage du Public. Abandonnez ce projet, M. *Dryau*, le voyage dans la *Lune* ne peut vous être d'aucun secours. M. *Furret* a d'autres moyens pour vous tirer d'affaire ; que ne vous met-il au fait de ceux dont il a fait usage auprès du *Comte Jeannot, d'odieuse mémoire* ? Les conseils qu'il a donnés à cet *important personnage*, lui ont trop bien réussis, pour qu'il les ait déjà oubliés. Cependant, s'ils ne vous convenoient pas, il vous reste d'autres

ressources ; vous n'êtes pas brouillé avec les Architectes ? — Non vraiment. — Hé bien, continuez à leur *fournir* de l'emploi ; vous avez déjà si bien réussi dans cette *entreprise*, qu'avec le temps vous finirez par y faire des merveilles.

Dryau, frustré de ses grandes espérances, s'emporta violemment contre *Furret* ; celui-ci s'excusa sur ce que les grandes affaires de la Ferme l'avoient empêché de s'instruire de la *vertu* du *sel* en question ; mais il lui promit son secours en d'autres *occasions très-lucratives*, & ils se retirèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Au moment où *Eraсте* s'apprêtoit à aller chez Mylord lui annoncer le départ pour le lendemain, il fut arrêté par le Chevalier de Velville.



CHAPITRE XIV.

La Loterie.

VOUS me paroissez bien triste, lui dit le Philosophe aimable ; qu'avez-vous mon pauvre Chevalier ? — Hélas ! repliqua-t-il en soupirant, la Loterie m'a ruiné ; j'étois un grand fou de troquer un bonheur réel contre une fortune imaginaire ! Je passois tranquillement mes jours à la campagne ; j'y jouissois d'un état aisé ; un voisin, grand partisan de la Loterie, m'entretenoit souvent des prodigieux. avantages qu'il en tiroit. Amorcé par un appas aussi attrayant, je donnai dans le panneau ; de petits succès m'encouragerent & accélérèrent ma ruine. Nous nous flattâmes que la fortune nous seroit toujours favorable, mais nous éprouvâmes bientôt ses caprices. Après avoir perdu notre argent, nous fûmes encore assez simples de nous bercer de l'espoir de le rattraper. Nous passâmes souvent des journées entières à former des projets imaginaires de fortune, & lors même qu'à peine nous ne possédions plus le sol, nous nous figurâmes encore en imagination, d'être bien-tôt les particuliers les plus opulens du Royaume ; enfin, mon cher Erasme, l'illusion cessa avec la perte entière de notre bien.

L'avarice aveugle souvent le plus sage, repliqua gravement Erasme : en courant après le *quint*, vous vous êtes réduit à l'*extract*. Mon cher ; est-il possible qu'avec du bon sens on fasse de telles sottises ? Mais vous n'êtes pas l'unique qui se soit laissé séduire par l'appas du gain ; moi-même, mon cher Chevalier, malgré ma philosophie, je n'ai pu m'en garantir. Votre dessein sans doute est d'avoir une place dans mon Char, après l'aveu que je vous fais, j'aurois mauvaise grace de vous la refuser, nous partirons demain de grand matin ; gardez-moi le secret, la curiosité nous attireroit trop de spectateurs.

Ils s'embrassèrent, le Chevalier satisfait d'avoir si bien réussi, & le Philosophe non moins content d'avoir trouvé un autre compagnon qui lui convînt.

Lorsqu'Erafte fut prêt à sortir, une Dame, dont le début annonça de la singularité, le pria de l'écouter. Il étoit trop poli pour refuser sa demande.



CHAPITRE XV.

Le fatal soufflet.

JE viens vous faire l'aveu de toutes mes fautes, lui dit-elle en le saluant. Un *soufflet* a causé mes infortunes ; si vous êtes né sensible, mon malheur vous touchera. — Soyez convaincue, Madame, que j'y prendrai le plus vif intérêt.

— L'amour forma le lien qui m'unit au Vicomte de Villemant. Un voyage à Paris changea ses sentimens pour moi. Sage, par principes, je n'imitai pas l'exemple qu'il me donna, quoique j'en eus souvent l'occasion.

Bientôt fatigué des plaisirs de cette Ville séduisante, son inconstance naturelle lui fit chercher d'autres objets de distraction. Nous partîmes pour l'Italie. Pendant la route, il sembloit m'avoir rendu toute sa tendresse ; mais ce bonheur finit bientôt.

Rome fut l'époque de mon malheur. J'étois fort liée avec la Duchesse de... Mon mari en devint amoureux ; soit délicatesse pour moi, ou que ses soins lui déplurent, la Duchesse refusa ses hommages, & ses rigueurs causerent mon infortune. Il me fit un jour les plus vifs reproches, attribuant son peu de succès auprès de mon amie, à mes conseils jaloux ; il s'emporta tellement, que dans l'excès de sa colere, oubliant toute décence, il me donna un *soufflet*. Je m'en plaignis à ma femme-de-chambre, en qui j'avois la plus grande confiance, & j'eus la foiblesse de suivre ses conseils pernicieux.

Peu de temps après mon arrivée à Rome, un jeune Anglois s'éprit vivement de moi ; chaque jour sa passion sembloit s'accroître, mais jusqu'alors ses soins n'étoient payés d'aucun retour. L'emportement de mon mari lui devint favorable. Je me livrois avec plaisir, mais avec le plus grand mystere, à la vengeance. J'en fus cruellement punie dans la fuite. Notre commerce ne tarda pas de menacer une catastrophe embarrassante pour tous les deux.

Depuis ce malheureux soufflet, toute intimité cessa entre mon mari & moi : l'état où j'étois m'inquiéta ; je pris cependant si bien mes précautions, que je parvins à le lui cacher, jusqu'à mon retour à Paris.

À notre arrivée dans cette capitale, le Vicomte fit fermer la porte à M. A..... soit qu'il s'étoit aperçu de ma situation, ou qu'il eût deviné mon penchant pour cet homme dangereux, il me défendit expressément de le voir.

Les obstacles irritent les desirs. Mon Amant mit tout en usage pour obtenir un rendez-vous. D'accord avec ma femme-de-chambre, nous convînmes que je me déguiserois en homme, & que je sortirois dès que mes gens seroient couchés.

Le temps cache les ailes aux Amans fortunés. Nous restâmes plus tard que j'en étois convenue, ma femme-de-chambre devoit m'ouvrir la porte, elle s'étoit endormie ; le bruit que je fis pour la réveiller, fut entendu du Portier ; il se leva, & je n'eus que le temps en fuyant d'éviter une découverte fatale. Mais cette fuite, hélas ! me fut tout-à-fait funeste : elle me ferma l'entrée de ma maison, m'arracha de mon époux, & me livra entièrement au pouvoir de mon Amant.

N'ayant pas un instant à perdre, nous partîmes ensemble pour la H... où il me confia aux soins de son ami l'Ambassadeur d'... Pendant quelque temps M. A... redoubla de tendresse, l'ivresse de ma passion m'aveugla sur l'horreur de ma situation ; je mis enfin au monde un fils, gage précieux d'un amour malheureux & le fruit de l'inconséquence de la pauvre mere.

Peu de temps après mes couches, M. A... prétextâ des affaires, & me quitta. Notre séparation fut tendre & douloureuse, il me promit de revenir sous peu de jours ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir dans ses lettres, que ses sentimens pour moi étoient changés. Elles n'avoient plus ce style tendre & naturel qui peint si bien les sentimens de l'ame, Ses expressions étoient étudiées ; & s'il m'y prodiguoit quelques paroles consolantes, elles étoient plutôt dictées par la galanterie que par l'amour. J'en reçus une enfin, qui m'arracha le fatal bandeau. La voici, Monsieur, je la conserve comme un monument authentique de la perfidie des hommes.

LETTRE de M. A... à la Vicomtesse de Villemant.

« Dans votre situation, Madame, le meilleur conseil que puisse vous donner un ami, est de remettre votre fils aux soins de l'Ambassadeur d'... je

réponds de son amitié pour lui. Quant à vous, Madame, il n'est d'autre parti à suivre, que celui de vous rendre dans le sein de votre famille. Il est de leur intérêt de vous bien recevoir, & de ne rien épargner auprès de votre mari, pour vous raccommoier ensemble. J'ose vous répondre d'avance du succès de cette démarche. Je suis fâché que les circonstances ne permettent pas de venir moi-même vous en prier, & vous faire goûter un avis dicté par la prudence. Soyez néanmoins bien convaincue que je n'oublierai jamais le bonheur que j'eus de vous intéresser en ma faveur ».

Après la lecture de cette funeste lettre, je perdis connoissance, & ne la repris que pour mieux sentir tout mon malheur. Dans ce cruel moment je vis toute l'horreur de ma situation ; j'avois perdu, *nom, famille, fortune, réputation*, tout s'étoit évanoui au même instant, & le perfide vouloit encore m'en laisser l'illusion.

L'Ambassadeur me demanda quel parti j'étois décidée à suivre. Je lui répondis avec fermeté, que je préférois la mort plutôt que de consentir à retourner dans une famille que j'avois si grièvement offensée. Il n'insista pas, il parut affecté de mes malheurs, m'offrit ses services, & ne s'est jamais démenti dans son amitié pour moi. Cependant, au bout de quelque temps, ma situation sembloit vouloir reprendre une autre face. Ah ! Monsieur, que l'amour est facile à nous égarer ! Après des preuves aussi convaincantes d'inconstance, j'eus la foiblesse de me confier de nouveau à l'homme qui m'avoit déjà trompé.

Il parvint, à force de repentir, de m'engager à me rendre à S. O... Il m'écrivit qu'il y arriveroit à un jour fixé, qu'il mourroit d'impatience d'obtenir son pardon, & d'effacer à force de tendresse les chagrins qu'il m'avoit occasionnés involontairement. Je partis le cœur plein de desirs de revoir l'auteur de toutes mes peines ; je jouissois d'avance du plaisir que j'aurai de le voir caresser mon fils ; enfin je décomptai toutes les minutes qui m'approchoient de lui. J'arrive & ne trouve qu'une lettre. Ma surprise fut égale à la douleur que me donna ce contre-temps ; cependant l'espoir qu'il me laissa de le voir à B... soutint de nouveau mon courage.

Après m'être reposée quelques instans, je pris la route de cette Ville. Je n'y fus pas plus heureuse qu'à S. O... chaque jour se passa, & il n'arrivoit point. Mes ressources s'épuisoient, & je me vis au moment d'être livrée à toute l'horreur de l'indigence dans un pays où je ne connoissois personne.

Un jour assise tristement au coin du feu, à réfléchir à mon cruel sort, on m'annonça Miladi B... femme aussi décriée par ses mœurs, que par l'inconséquence de son caractère.

Elle me dit en entrant qu'elle étoit chargée d'une commission de la part de M. A... Je pâlis, & n'eus pas la force de lui répondre. « Je viens, continua-t-elle, vous annoncer son hymen avec une Demoiselle fort riche. Il est impossible, d'après cela, qu'il se rende ici ; mais il est homme à procéder : vous n'avez pas voulu suivre les conseils qu'il vous a donnés, il ne veut pas vous y contraindre par la nécessité. Voici, Madame, un contrat de rente de cent louis, qu'il m'a prié de vous remettre ; il ajoute à ce bienfait votre portrait, qui dans la suite pourra servir à votre fils ». Je pris le portrait & le parchemin, & lui répliquai fierement : « Donnez, Madame, ce portrait servira un jour de titre à mon malheureux fils, pour rappeler à son père sa noire perfidie envers sa mère. Quant au contrat, Madame, allez lui dire l'estime que j'en fais ». Je le déchirai en mille pièces. « N'oubliez pas d'y ajouter, lui dis-je, que je méprise également le bienfait, le bienfaiteur, & celle qui se charge d'une pareille commission. Retirez-vous, Madame, je ne vous réponds pas des suites de mon indignation ». Elle sortit bien vite, & me laissa en proie au plus violent désespoir. Sans la présence de mon enfant, je m'arrachais à ma triste existence. Quand je fus plus calme, j'écrivis à l'Ambassadeur, il m'envoya des secours, me plaignit, & me conseilla de vivre à la campagne.

Sans mes remords, j'y aurois passé des jours assez tranquilles. Mais l'image de mes torts avec mon mari me poursuivait par-tout. Il étoit naturellement bon, mais inconséquent & capricieux.

Les sentimens qu'il avoit eus autrefois pour moi, réveillèrent ma confiance. Je me décidai à lui écrire, & lui fis un aveu sincère de ma faute. Il eut la générosité de me la pardonner ; il fit plus, Monsieur, il m'engagea à passer quelque temps au Couvent, me promettant de me recevoir chez lui, d'abord que ma soumission lui auroit prouvé la sincérité de mon repentir.

La tendresse maternelle s'opposa à des offres si généreuses ; je lui mandai que je n'avois pas la force de me séparer de mon fils : il attribua sans doute mon refus à une cause moins respectable, il ne répondit plus à mes lettres, & je restai deux ans sans en apprendre aucune nouvelle. Ce ne fut que celle qui m'annonça sa mort, qui me tira de l'incertitude où je vivois sur son sort. Il

m'avoit légué une fortune assez considérable : ce dernier trait acheva de me confondre ; ce fut alors que ma faute s'offrit à mes yeux dans toute sa force, jamais je ne me sentis plus coupable, j'aurois sacrifié la moitié de mes jours pour racheter les siens, me jeter à ses pieds, & y expier mon offense à force de regrets.

Mes larmes vous prouvent assez mon repentir... — Votre douleur est inutile, Madame... — Ah ! Monsieur, mes remords l'ont assez vengé... Si j'avois eu la consolation de le voir un moment avant sa mort... mais cet espoir m'est ravi pour jamais... Erasme s'efforça de consoler la Vicomtesse, dont les sanglots lui étoufferent la voix. Insensiblement elle se calma. — J'appris, continua-t-elle, dans ce même temps que le perfide auteur de toutes mes peines n'étoit pas marié, & que d'accord avec Lady B... ils avoient inventés ce prétexte pour colorer son inconstance. Je fus insensible à ce dernier trait, la plaie de mon cœur étoit tout-à-fait guérie. Je ne puis vivre heureuse sur la terre, votre avertissement m'a conduit à Paris, puis-je espérer que vous me trouverez digne de vous accompagner ? Accordez-moi un asyle, dérobez-moi à mes regrets ; en changeant de planète, j'oublierai peut-être l'excès de mes erreurs ; j'y jouirai peut-être d'un repos qui m'est refusé ici. — Ne doutez pas, Madame, que je me charge de vous avec le plus grand plaisir, lui répondit Erasme en essuyant ses larmes ; si jamais je puis m'applaudir de mon invention, c'est dans ce moment, Madame, puisqu'il me procure le bonheur de vous être utile. Nous partirons demain à la pointe du jour, le rendez-vous est chez moi ; notre petite société n'est composée que de personnes raisonnables, je crois que nous nous conviendrons. — M'est-il permis de vous demander une autre grace, lui dit la Vicomtesse en hésitant ? — Ordonnez, Madame. — Ne me séparez pas de mon fils ; accordez-moi... — Tout ce que vous voulez ; mon cœur partage trop vivement vos malheurs, pour ne pas voler au-devant de tout ce qui peut vous plaire. Il baissa respectueusement la main de la Vicomtesse, qui se retira, peu de momens après, très-contente du Philosophe.

CHAPITRE XVI.

Le Départ.

LE lendemain elle fut la première au rendez-vous ; le Chevalier & les deux Anglois ne tarderent pas à s'y rendre à leur tour ; les deux derniers arriverent suivis de plusieurs hommes portant des caisses avec les instrumens de Mathématiques. Ils furent plus occupés du soin de les voir placer dans le Char, que de la Vicomtesse, qui étoit encore jeune & belle.

Les six voyageurs entrèrent enfin dans la Voiture Aérienne. Malgré le secret qu'Erasme avoit gardé sur son départ, tout Paris en fut instruit. Une foule de monde de tout âge, de tout état, bordoit les Quais & la terrasse des Thuilleries ; les uns étoient munis de parasols, les autres de tables, de chaises, chacun tâcha de se garantir de la chute du Char, si par malheur les ressorts venoient à manquer. La crainte & la curiosité étoient peintes sur tous les visages.

Le Char s'élevoit doucement dans l'air, on le suivoit d'abord des yeux ; peu-à-peu les lorgnettes succéderent : bientôt les télescopes prirent place à leur tour. Les plus curieux, lorsqu'ils eurent peine à le distinguer, coururent à Montmartre & à tous les lieux élevés ; l'Académie des Sciences étoit à l'Observatoire, & tout Paris finit par être sur les toits des maisons. L'on ne parloit pendant deux jours que de l'invention d'Erasme, les uns l'approuvoient, beaucoup d'autres le blâmoient, les plus raisonnables attendoient son retour avant de rien décider. Les Académiciens formoient déjà de nouveaux plans d'instructions sur les découvertes qu'il feroit dans l'autre planète ; mais on finit par l'oublier le troisième jour.

Cependant, au bout de quelques semaines, un bruit public réveilla le souvenir d'Erasme, de son Char & de ses cinq compagnons. Ce bruit confterna tout le peuple. Un Astrologue prétendoit avoir vu *un trou dans la Lune*. Une Éclipse de cet astre acheva de répandre par-tout l'effroi. La

multitude craignoit déjà que la *Lune* en *courroux* n'écrasât Paris par sa chute, pour punir les habitans de leur audace, en permettant un tel voyage.

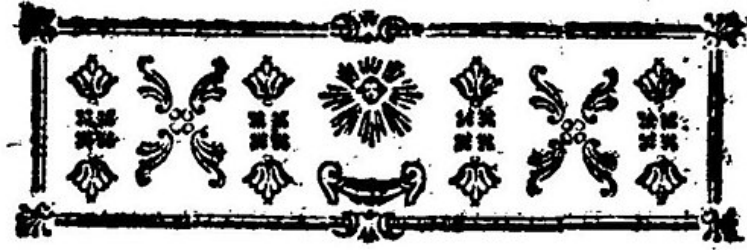
On voyoit de toute part chacun fuir à la campagne, afin d'éviter le malheur qui menaçoit ; on fauvoit les effets les plus précieux ; le désordre étoit aussi grand que si l'ennemi eût été au moment de prendre la Ville d'affaut ; on ne se reconnoissoit plus, on n'eut pas même le temps de faire des chansons, ni d'épigrammes contre l'Inventeur du Char volant. Le pere oublioit son fils, l'époux sa femme, les enfans pleuroient, & personne ne s'occupa à les apaiser. Tous les environs de Paris étoient couverts d'habitans de cette grande Ville, dont l'appréhension augmenta par les contes qu'ils se faisoient réciproquement.

Cependant le calme se rétablit insensiblement, tout parut reprendre une autre face ; mais lorsqu'on fut sûr que cet astre n'avoit rien changé à son cours ordinaire, Paris se repeupla. Les *femmes* en donnerent les premières l'exemple, & bientôt Erasme, ses compagnons, son Char, & son voyage furent de nouveau oubliés pour *Jeannot*, la Foire, & *Malbrouck*.

Nous allons donner une Relation, bien circonstanciée, des événemens les plus intéressans qui arriverent à Erasme pendant son séjour dans la *Lune*.

Nous engageons le Public de la lire avec attention, ils y trouveront plusieurs détails aussi instructifs, qu'utiles & amusans.

Fin de la premiere Partie.



RELATION
DU VOYAGE
D'ERASTE,
Et de son séjour dans la Lune.

APRÈS quatre ans de séjour dans le Globe lunaire, Eraste arriva seul dans son Char. Il s'arrêta au bois de Boulogne ; bien-tôt on apprit son retour à Paris. Tout le monde se proposa à le voir ; mais craignant une trop grande foule de peuple, on ordonna de garder toutes les avenues du bois, & l'on ne permit à personne d'en approcher, avant que Messieurs de l'Académie des Sciences ne l'eussent interrogé.

Ils ne tarderent pas de s'y présenter ; à mesure qu'ils approchoient, Eraste fit des grands éclats de rire, & se bouchoit le nez.

Surpris d'un début aussi extraordinaire, le plus distingué lui en demanda la raison. Éloignez-vous, lui répondit-il, votre odeur m'empoisonne : laissez-moi le temps de me préparer à vous recevoir.

Alors prenant une phiole qui contenoit une liqueur spiritieuse, il s'en arrofa ; bien-tôt le bois, & même tout Paris en fut embaumé ; ces Messieurs, n'en pouvant soutenir la violence, se retirèrent ; mais pour l'avantage des sciences, ils convinrent avec Eraste, qu'il leur donneroit sa relation par écrit.

La voici, copiée d'après l'original.

CHAPITRE PREMIER .

Voyage dans l'espace.

À peine fûmes-nous à deux lieues de terre, que l'air devint très-vif. Nous nous apprêtâmes à en soutenir la violence en fermant la bouche & respirant par le nez. Cet expédient nous réussit à souhait, & nous franchîmes sans difficulté notre atmosphère.

À mesure que nous nous élevions dans l'espace, l'air supérieur y devint tellement subtil, qu'il nous embarrassa souvent la respiration ; mais un événement assez singulier nous fut d'un grand secours.

Combattus par plusieurs airs, qu'on nomme vulgairement sur la terre, *vents*, ils nous tinrent long-temps en suspens ; cependant il y en vint un plus violent que les autres, qui s'empara des ailes du Char, & qui le poussa en ligne directe vers le globe de la Lune. Je compare, Messieurs, cet *air* au vent *alisé*. Nous fûmes trois semaines avant d'approcher de ce globe ; à mesure que nous fîmes du chemin, nous aperçûmes que cet astre perdoit sa couleur *blafarde*.

Nous ne tardâmes pas à y distinguer, avec le télescope de Mylord, des éminences fort noires : elles paroissoient entourer la partie du globe exposée à notre vue. Bien-tôt nous fûmes convaincus que ces éminences étoient les taches qu'on découvre de la terre dans cette planète. Elles ne s'accordent pas, Messieurs, avec l'opinion qu'en ont nos plus fameux Astronomes.

Par nos observations sur la Terre, nous n'étions plus qu'à cent mille lieues de la Lune ; l'espoir fit renaître le courage.

Nous approchâmes enfin de cet astre : notre embarras fut de choisir un endroit commode pour nous arrêter. Après nous être consultés sur le parti le plus prudent, je fus d'opinion de diriger le Char vers une de ces éminences, que nous distinguâmes déjà à la simple vue, & de nous y reposer, jusqu'à ce que nous fussions mieux instruits du pays. Nous arrivâmes pendant la nuit

au clair de la Terre ; notre globe rend avec usure aux habitans de la Lune, la lumiere que leur petit astre nous prôte si régulièrement.



CHAPITRE II.

Sol, Climat, & Habitans.

L'*OVA*, ou *sol* de cette planete, est une verdure perpétuelle, variée d'une infinité de fleurs inconnues sur la terre. Leur odeur parfume tout le globe. Un printemps éternel y embellit la nature, où dans cet heureux séjour, elle conserve encore toute sa pureté.

Les arbres portent des fruits pendant toute l'année, qui se succèdent à mesure qu'on les cueilles. Ils servent de nourriture aux animaux. On ne voit nul vestige d'océan dans cette heureuse planete ; il n'y a que des fleuves, des rivières, des ruisseaux, dont généralement les eaux sont blanches. Ils se perdent dans le fleuve *Maganna*^[1]. Les poissons y ont une couleur d'or, pourpre, & verd-anglois.

Les animaux sont différens des nôtres. J'observai que leur plus grand nombre a la peau couleur de rose, marquetés de mouches blanches. On n'y connoît ni reptiles venimeux, ni bêtes féroces. Les oiseaux ont quatre pattes. Leur plumage est bigarré de plusieurs couleurs, où l'or, l'argent & le bleu-de-roi dominant. Je ne connois pas d'animaux comparables à ceux-ci. Leur ramage ressemble à l'harmonie la plus parfaite ; notre meilleure musique pourroit prendre leçon de celle-ci, & pourroit même servir de modele au fameux *Sacchini*.

Nous restâmes huit jours au haut de notre rocher noir, Mylord & son ami descendirent les premiers dans la plaine, pour y cueillir du fruit & des fleurs, car nos provisions étoient épuisées ; & depuis deux jours nous ne subsistions plus que de fruit qui nous parut savoureux. Un matin nos deux Anglois, approchant d'un fleuve, c'étoit celui de *Maganna* ; ils s'y défaltèrent. Quelle fut leur surprise de se sentir aussi-tôt nourris : ils nous firent part de cette heureuse découverte, nous en profitâmes sur le champ, & dès ce moment nous n'eûmes plus d'autre nourriture. Le cuisinier le plus

recherché ne peut offrir au palais une délicatesse pareille à celle qu'on goûte dans cette eau merveilleuse. C'est un bienfait aussi singulier qu'économe.

Jusqu'alors nous n'avions pas encore aperçus d'habitans. Nous nous enhardîmes à pénétrer dans l'intérieur du pays. Je dirigeai le vol du Char assez près de la surface du globe, pour mieux l'observer.

Après une demi-journée de marche, que nous parcourûmes avec le Char en peu de minutes, nous aperçûmes plusieurs habitations en forme de berceaux ; ils étoient composés d'arbres fruitiers & ornés de guirlandes de fleurs. Nous ne tardâmes pas à en voir sortir des habitans. En nous apercevant, ils s'écrierent à différentes reprises : *Fala, fala ; oura moura*^[2].

Le Char descendit doucement parmi eux, & bientôt nous nous trouvâmes entourés d'une foule d'hommes & de femmes qui se bouchoient le nez & qui nous présentoient le pied droit.

Cette réception, quoiqu'humiliante, ne nous effraya pas. Ils nous examinerent avec attention, sans néanmoins nous donner des marques d'une grande surprise. Ils nous accueillirent très-bien, & après quelques démonstrations assez vives, ils se bouchèrent de nouveau le nez avec des aromates, nous dépouillèrent de nos habits, & nous plongèrent dans une rivière voisine de leur habitation. Ils recommencerent cette cérémonie plusieurs fois, se débouchant le nez à chaque reprise, & ne la finirent que lorsqu'ils n'eurent plus besoin de leurs aromates. Nous sûmes depuis que notre odeur avoit occasionnée une scène aussi singulière, & que tant que nous ne leur avions pas paru suffisamment épurés, ils avoient continués à nous replonger dans la rivière. Après notre bain on nous conduisit dans les berceaux, où l'on nous revêtit de vêtemens pareils aux leurs.

Mais avant de vous en faire le détail, il faut que je vous fasse celui de leur personne.

Les habitans de la Lune sont d'une taille moyenne, le plus grand n'excédant point cinq pieds. Leur figure angélique annonce la candeur & la bienfaisance, caractère général de ce peuple. Construit comme nous, les hommes ont au-dessus du front une petite flamme, qui croit avec l'âge. Ils vivent généralement cinq siècles.

Leurs vêtemens font composés d'une gaze fort déliée : qui cache légèrement les belles proportions de leur corps. Ils ont la peau d'un pâle rose un peu animé, telle que la couleur qu'on nomme sur la terre, *cuisse de nymphe émue*.

Les femmes font belles, elles ont les traits fort délicats, & le tein d'une beauté ravissante. Elles portent en naissant une petite tache blanche au milieu du front, qui croît avec l'âge, & change de couleur lorsqu'elles ont du penchant à manquer à leurs engagements.

Leurs vêtemens consistent en robes de gaze, ornées de guirlandes. Leur longue chevelure d'un blond cendré, est relevée par des feuillages artistement travaillés, entremêlés de différentes fleurs.

Leur voix ressemble à des flutes, dont la douce harmonie pénètre jusqu'à l'ame.

On ne nous fit aucune question jusqu'à ce que nous fûmes en état d'y répondre. Nous ne tardâmes pas d'apprendre la langue qui est douce & facile. On se sert du même langage par tout le globe : usage qui contribue à maintenir cette grande intelligence qui regne parmi tous les peuples de cette planète. Après que nous fûmes instruits, on nous conduisit à la capitale du royaume d'Euromila. Une quantité de berceaux rangés symétriquement autour du berceau royal (car ils n'ont pas d'autre demeure), composoient cette capitale.



1. ↑ Ce fleuve est le plus considérable de la Lune. Il a la vertu particulière de nourrir en défaltérant. Il arrose toutes les différentes parties du globe.
2. ↑ Fala, fala, oura moura, signifie en langue lunaire : regarde, voici des *Terriens*.

CHAPITRE III.

Royaume d'Euromila, & ses antres magiques.

POUR l'intelligence de ce merveilleux récit, il faut vous expliquer, Messieurs, avant d'entrer en de plus grands détails, la forme du gouvernement des différens peuples qui habitent le globe lunaire.

Cette planete ne contient que cinq Royaumes, chacun gouverné par une femme. Elles sont toutes cinq d'accord dans leurs principes, dans leur administration, & dans leur but principal de rendre leurs sujets heureux. Pour y parvenir, elles suivent unanimement les mêmes moyens. Cet accord produit une Monarchie univerfelle, où il regne une égalité de condition parfaite.

Pour vous faire mieux comprendre ce gouvernement singulier, nous le comparerons à l'homme. La Providence l'a doué de cinq *sens*, qui chacun séparément a sa vertu particuliere, mais qui, réunis, composent cet ensemble admirable, ce chef d'œuvre de la nature, qui semble en le formant avoir fait son dernier effort, pour couronner dignement son ouvrage.

La nature indique ici par une flamme au front, pareille à celle des hommes, les femmes qu'elle destine à les gouverner. Mais par une vertu plus particuliere, il est accordé à cette planete le pouvoir de représenter dans des *antres magiques*, les passions, les vices, & les défauts des habitans de la terre. C'est aussi dans ces *antres* que leur sont distribuées les récompenses & les punitions, qui, par l'influence de la Lune sur notre globe, passent tout de suite sur la terre. L'exemple de nos folies & de nos malheurs y sert de *code de loix* aux peuples *lunaires* ; il leur sert aussi de précepte pour les contenir dans l'amour du devoir, l'horreur du vice, & le goût de la vertu.

On nous présenta à la Reine Euromila ; cette Princesse nous reçut avec la plus grande bonté, & parut parfaitement instruite de nos *mœurs*.

Un jour qu'elle s'entretint familièrement avec nous, après avoir beaucoup applaudi l'invention de mon *Char*, elle nous parla en ces termes :

« Remarquez-vous, nous dit-elle, que les *loras foras*^[1] sont plus heureux que les *ouras mouras*^[2]. Ici nous ne sommes pas subjugués par les passions qui vous tyrannisent. Rien ne trouble la paix de notre ame. Nous jouissons tranquillement des faveurs de la nature sans en abuser. La gourmandise n'abrege pas nos jours. Contens des eaux du fleuve *Maganna*, nous ne cherchons pas des alimens étrangers. La nature ne nous a pas créés pour dévorer les animaux : une telle nourriture enflamme le sang, & engage les hommes à la cruauté. Elle engendre aussi des maladies dont nous sommes exempts.

» Nous jouissons aussi d'un autre bienfait. *L'excédent* de notre nourriture se débarrasse par une transpiration douce qui émane imperceptiblement de nos corps. Cette transpiration a la vertu particulière de donner le parfum à vos roses, celle de nos animaux influe sur vos autres fleurs. Quelle humiliation, Messieurs, pour les partisans des odeurs » !

La Reine continua : « Vous voyez là bas ces rochers noirs, je vous y conduirai demain. C'est dans leurs *antres* que vous verrez personnifiés vos vices, vos vertus, les peines & les récompenses qu'elles entraînent. Cette chaîne de rochers entoure tout notre globe ; chaque Royaume y a sa représentation particulière, pour servir de leçon à nos peuples ».

Le lendemain elle offrit avec beaucoup de ferveur, mais de simplicité, un sacrifice à l'*Être suprême*. Les peuples de la Lune n'ont d'autre notions de la *Divinité*, que celles inspirées par la nature ; ils ne varient jamais dans ces principes. Celles qu'ils ont d'une vie future, ressemblent à ceux de Pythagore.

Après le sacrifice nous accompagnâmes Euromila à l'entrée d'une belle^[3] prairie ; l'aspect en étoit riant. Une verdure éclatante, bigarrée d'une infinité de fleurs, nous éblouit par leur éclat ; mais au moment où on les examinait, ils perdirent beaucoup de leur fraîcheur, leur parfum sembloit enivrer nos sens, & l'on sentoit dans son cœur une émotion convulsive.

À chaque pas que nous faisons dans cette belle prairie, nous sentîmes nos pieds s'enfoncer dans un terrain bourbeux & marécageux. À mesure que nous approchions d'une caverne affreuse, l'aspect du lieu qui un moment

avant nous parut si beau, changea bientôt de face : la verdure, les fleurs, tout disparut & n'offrit plus à nos yeux qu'un désert aride, une plage épouvantable. La caverne sembloit être au milieu d'une mer orageuse, battue avec violence par les flots en courroux ; on entendit de loin un bruit sourd & confus, tel que celui d'une populace effrénée, lorsque le fanatisme ou la sédition l'excite au meurtre, au pillage, & à toutes les horreurs qu'entraînent le mépris des loix.

Nous exprimâmes notre terreur dans les termes les plus énergiques, & demandâmes à la Reine la permission de nous retirer. Elle nous rassura, & nous apprit que ce bruit épouvantable étoient les *passions* qui déchirent les cœurs de ceux qui sont leur proie.

Tout ce que vous allez voir, continua-t-elle, ne peut nous nuire : la vertu nous met à l'abri du pouvoir tyrannique du monstre qui gouverne ce séjour odieux. Il va paroître tout-à-l'heure ; c'est dans ces *ANTRES* qu'il a sa Cour.

Nous arrivâmes à la caverne, la porte s'ouvrit, & nous en vîmes sortir un homme dont les regards terribles nous glacerent d'effroi. Le reste de sa personne ressembloit à une femme délicate & foible, ses vêtemens étoient un mélange bigarré des plus belles nuances ; il tenoit dans la main un sceptre de fer.

Voici, nous dit la Reine, le monstre qu'on méconnoît pour l'Amour ; vous voyez à son sceptre que ce n'est pas cette passion douce qui fait le bonheur des mortels, mais une puissance tyrannique qui gouverne ceux qu'il subjugue avec une cruauté accablante.

À notre approche il donna un coup de sceptre sur la caverne, & aussitôt il sortit d'un antre obscur un homme qui donnoit la main à une femme. Ils étoient tous deux d'une taille monstrueuse ; c'étoient l'*Inquiétude* & le *Caprice*, principaux Ministres de la Cour de l'Amour tyrannique.

L'*Inquiétude* avoit le tein pâle & livide, & le front sourcilleux ; le *Caprice* avoit un visage fort animé : chaque fois que l'*Inquiétude* la regardoit, elle changeoit de couleur, ses regards devinrent incertains, & l'on découvrit dans toute sa personne les différens mouvemens qui l'agitoient. En approchant de leur maître, il parut satisfait. Ce couple, nous dit Euromila, ne quitte jamais l'*Amour tyrannique*. Un instant après avança d'un pas précipité une géante, dont l'aspect avoit l'apparence d'une femme.

C'étoit la *Jalousie*. Un regard sombre, un maintien agité, une maigreur affreuse, rendoit toute la personne horrible. Plusieurs *Fantômes* l'accompagnoient ; c'étoient les *souçons*. Lorsqu'ils s'éloignoient de leur mere, ils étoient informes & foibles ; mais d'abord qu'ils en approchoient, leurs tailles devinrent aussi gigantesques que la fienne ; cependant on ne distingua jamais leurs figures qui sembloient être enveloppées d'un nuage épais.

Voici, nous dit la Reine, les enfans de l'*Inquiétude* & de la *Jalousie* ; ils ont pris naissance dans l'imagination de leur pere, & sont nourris dans le sein de leur mere.

Quand toute cette horrible famille approcha du monstre au sceptre de fer, il la caressa & leur sourit amerement. Aussi-tôt le *Caprice* & l'*Inquiétude* s'emparerent de ses bras, & le conduisirent d'un pas chancelant dans l'intérieur de la caverne ; la *Jalousie*, précédée des *Souçons*, le suivit. La Reine & tous ceux qui l'accompagnoient entrèrent avec elle. Euromila, au pouvoir duquel il est asservi, lui fit signe de rassembler la Cour. Dans l'instant la caverne fut éclairée par un millier de torches qui ne donnerent qu'une lumiere vacillante.

Nous distinguâmes un trône, où une femme élégamment vêtue étoit couchée sur un sofa. Son air annonçoit le plaisir : tous ses mouvemens étoient agréables ; ses regards étoient doux & attrayans ; le son de sa voix pénétroit l'ame. D'abord qu'elle vit entrer le monstre farouche ; elle l'appella & lui fit mille carresses. Nous fûmes surpris de leur intelligence, & communiquâmes notre étonnement à la Reine. Cette belle apparence est trompeuse, nous dit-elle ; celle que vous admirez avec tant de plaisir, est la *Séduction*. C'est un monstre aussi dangereux que l'amour tyrannique ; ceux qui l'entourent sont ses ministres. Celui sur lequel elle appuie sa tête est le *Faste* ; un autre assis à son côté est l'*Orgueil* ; celui que vous voyez à ses pieds est le *Mensonge*.

Le *Faste* assis dans une chaise d'or, entouré d'une quantité de métaux éclatans & de pierres précieuses, sembloit les fouler aux pieds. La *Séduction* les regardoit avec complaisance ; l'*Orgueil* lui soulevoit doucement la tête d'une main, pendant que le *Mensonge* les lui offroit d'une autre ; elle les reçut d'un air satisfait. Mais, en les touchant, ils perdirent leur éclat & se changerent en cailloux & métaux méprisables. Le *Mensonge*, au regard

oblique, parut content de la métamorphose ; l'*Orgueil*, plein de dépit, quitta précipitamment sa place, & se retira dans le fond de la caverne ; on distingua dans son maintien la honte & les regrets ; l'*Amour tyrannique* prit aussi-tôt sa place, & reposa la tête sur le sein de la *Séduction* ; dans l'instant le *Faste* & le *Menfonge* disparurent, la *Séduction* changea de forme, elle devint hideuse, l'*antre* se remplit de cris, de pleurs & de gémissemens, & tout devint désordre & confusion. La *Vengeance*, au regard furieux, un poignard dans une main, une torche ardente dans l'autre, conduisit une troupe de nains. C'étoit les *regrets*, les *sanglots* & les *soupirs* ; ils entourèrent le sofa : une lumière plus éclatante alors éclaira tout-à-coup la caverne, & dans l'instant nous découvrîmes sur les polis de l'*antre* les malheureux habitans de la Terre, représentés comme dans un miroir magique. Nous y distinguâmes les différentes passions qui déchiroient leurs cœurs, & les suites funestes de l'esclavage dans lequel ils languissoient volontairement.

Vous connoissez à présent, nous dit la Reine, le monstre cruel qu'on invoque souvent pour l'Amour ; ses faveurs sont distribuées par la main des regrets. Le véritable *Amour* est bien différent de lui ; son empire est doux & tranquille ; celui-ci n'est qu'un assemblage de toutes les passions les plus méprisables : il est l'auteur de tous les vices ; c'est dans son sein que la *Cruauté* & l'*Avarice* ont pris naissance ; il avilit celui qui le sert, étouffe dans le cœur tous les germes de la vertu, rend l'homme injuste, barbare & égoïste ; en languissant dans les fers de ce monstre inhumain, il dégrade sa dignité naturelle, & fait des mortels aveuglés un peuple sauvage, prêt à s'entr'égorger au moindre soupçon.

Sortons, nous dit-elle ; & tandis que vous avez encore l'imagination émue de ce spectacle, passons chez l'*Amour vertueux*. Mais avant d'arriver à son temple, vous devez visiter une autre partie des domaines de l'*Amour tyrannique*.

Une douce pente conduisoit à une plaine très-fauvage, dont l'aspect n'avoit cependant rien d'effrayant. Nous ne tardâmes pas d'y appercevoir un homme & une femme couchés ensemble sur un lit de jasmin. C'étoit la *Molleffe* qui tenoit étroitement serré dans ses bras le *Libertinage*. À notre approche ils leverent languissamment les yeux sur nous, & nous regarderent avec volupté. Leur lit séduisant étoit sur le bord d'un affreux précipice ; il n'étoit soutenu que par quelques légers filets, aussi foibles que des toiles

d'araignées ; à chaque mouvement qu'ils faisoient, le couple, enivré de plaisirs, étoit menacé d'y tomber. Nous fîmes un cri d'épouvante en voyant leur danger ; *Euromila* nous dit que tous ceux qui suivoient cet exemple courroient le même risque, lorsqu'ils sacrifioient à ce couple trompeur.

Regardez, continua-t-elle, dans le fond du précipice, vous y verrez un vieillard qui, d'un pas lent, creuse cet abîme.

C'est le *Temps*.

Sa marche étoit égale & ferme. Quand nous le vîmes en face, il sembloit n'avoir point d'aîles ; mais lorsqu'il fut passé, il les déploya avec une rapidité étonnante. Nous le perdîmes bientôt de vue, il laissa des traces visibles par-tout où il avoit passé ; l'abîme parut plus profond, & tout se ressentit des ravages que sa présence y avoit faites.

Voici le gouffre où la *moleffe* & le *libertinage* plongent leurs partisans, le chemin qui conduit à cet horrible précipice, est couvert de fleurs ; il cache par une apparence agréable les pièges qu'il tend : l'on ne s'apperçoit du danger que lorsqu'il est trop tard. Quittons, nous dit *Euromila*, ces lieux terribles, & occupons-nous de scènes plus agréables.

Nous traversâmes la plaine le cœur navré de douleur, & nous fîmes de sérieuses réflexions sur tout ce que nous avons vu. Insensiblement nous arrivâmes dans un morne silence au côté opposé d'où nous étions entrés. Nous apperçûmes bientôt un vallon, dont rien ne peut exprimer la beauté.

Comment décrire dignement le séjour le plus séduisant de toute la nature ? Quels expressions pourront rendre ce que le cœur seul peut concevoir ? C'est ici, Messieurs, que les termes me manquent. Imaginez-vous tout ce qu'il y a de plus beau dans l'univers ; tout ce que les plus grands Poètes nous ont dit du Jardin des Hespérides ; tout ce qu'on a écrit de plus agréable de l'heureuse Arcadie, de la vallée de Tempé, & tout ce que *Milton* nous a peint si énergiquement lors du bonheur de nos premiers parens dans le Paradis terrestre, avant la chute de ce couple trop facile. Toutes ces peintures n'approchent que foiblement de la beauté de ce vallon admirable. C'étoit le séjour du *véritable Amour*.

La sérénité y régnoit de toute part ; l'air y répandoit un parfum qui pénétoit les sens ; une douce langueur s'emparoit de nos ames : on soupiroit ; mais ce soupir n'étoit que la fuite d'une émotion délicieuse. On

fentoit dans son cœur un plus vif intérêt pour tout ce qui nous environnoit : l'amitié même sembloit prendre une nouvelle vigueur ; on se regardoit avec une douceur inexprimable, & l'on jouissoit autant du bonheur qu'on lisoit dans les yeux des autres, que de celui qu'on éprouvoit soi-même.

À mesure que nous approchâmes du bocage où l'Amour faisoit sa demeure, tout s'embellissoit sous nos pas. C'est dans ce bocage que la nature est dans toute sa fraîcheur. C'est-là sans doute qu'elle a pris naissance, & que, dépouillée de tout art, elle n'y est parée que de ses simples ornemens.

Nous entrâmes dans ce lieu délicieux, le cœur pénétré de joie. Des chûtes d'eau, plus claires que le crystal, tomboient en cascades parmi des grottes de toutes sortes de marbre, & en sortoient pour former des nappes d'eau qui se divisoient en plusieurs ruisseaux : leur murmure invitoit à une douce rêverie. Ils se perdoient en mille différentes sinuosités parmi des arbres & des fleurs, dans ce même vallon que nous venions de traverser. Le chant de toutes sortes d'oiseaux faisoit de ce bocage celui de l'harmonie & de la tendresse.

Dans l'enfoncement d'un touffus d'arbres, nous vîmes assis sur un banc de gazon une femme, dont les traits ressembloient à ceux de Vénus, le maintien à celui de Junon, & quand elle parloit, ses discours étoient dignes de Minerve. La Reine nous apprit que c'étoit l'*Estime*.

Elle tenoit dans ses bras un enfant d'une beauté ravissante ; il folâtroit avec elle : nous reconnûmes bientôt à ses caresses, qu'il étoit l'Amour. Combien il étoit différent du monstre que nous avions vu ! Ses regards exprimoient la tendresse, son sourire annonçoit le bonheur, le plaisir & le contentement.

Après avoir resté quelque temps dans les bras de l'*Estime*, il passa dans ceux de la *Confiance* au regard assuré, au maintien tranquille. Elle vint s'asseoir aux pieds de la première, prit l'enfant sur ses genoux, & le nourrit de son lait. Vous devinez aisément par tout ce que vous voyez, nous dit la Reine, que l'*Estime* est la mere du véritable *Amour*, & qu'il est nourri par la *Confiance*.

Nous vîmes un peu plus loin deux femmes qui tressoient des guirlandes ; elles les présentoient à une troisième. L'une étoit la *Douceur* au sourire prévenant. Nous reconnûmes à l'embonpoint & à la sérénité de sa compagne, qu'elle étoit la *Sécurité*. La paix de l'ame se peignoit dans ses

yeux ; la troisieme avoit les traits mâles, la démarche affurée ; c'étoit la *Constance* qui paroît l'Amour des fleurs que lui donnoient les deux premieres. Ces trois femmes ne quittent jamais les deux autres, & toutes cinq composent la famille & la cour du Dieu consolateur. Vous êtes déjà instruits, reprit la Reine, que tout ce qui se passe dans ce globe, influe sur le *vôtre*. Les guirlandes que vous voyez sont la récompense des ames vertueuses que l'Amour subjugué. Remarquez-vous combien son empire est différent de celui du tyran qui s'est faussement emparé de son nom ? Ici on ne connoît ni remords ni regrets, tout annonce chez lui le bonheur & la satisfaction. Il inspire la vertu ; & la rend plus aimable. Il élève l'ame de celui qui l'implore, il rend les hommes plus doux, plus humains, plus sensibles ; il leur est accordé comme une récompense, tandis que son adverfaire est un châtement sévere qui les punit d'avoir méconnu l'empire du *véritable Amour*.

Nous nous retirâmes après lui avoir offert nos hommages, & nous sentîmes déjà les effets de sa présence. Nous ne quittâmes pas sa demeure sans regret, mais ce n'étoit pas ces regrets inquiets qui déchirent l'ame, c'étoit un tendre desir de revoir bientôt cet enfant aimable, dont les regards seuls avoient répandu sur notre *existence* un charme inexprimable, inconnu jusqu'alors.

Voici les leçons, continua *Euromila*, où mes sujets & moi viennent prendre l'exemple de la vertu. C'est par la connoissance de vos vices que nous corrigeons nos défauts, & que nous nous garantissons du pouvoir tyrannique des passions. Nous voyons représentés dans nos *antres* les funestes effets qu'elles produisent sur les habitans de la Terre, qui s'en laissent subjugué. Vous n'avez pas à la vérité les mêmes exemples retracés aussi visiblement, pour vous en garantir ; mais n'avez-vous pas l'expérience ? La Providence ne vous a-t-elle pas doués du flambeau de la raison ? Pourquoi fermez-vous les yeux à sa lumiere ? Elle produiroit sur votre jugement les mêmes avantages que nos *antres* produisent sur nous. Quoique nous soyons doués de plus grandes perfections que les habitans de la Terre, la nature imparfaite nous a laissé un foible penchant au vice ; ce n'est qu'en le combattant, & en s'observant scrupuleusement, qu'on parvient à diriger ses défauts.

Nous restâmes encore quelque temps chez *Euromila*, & nous ne la quittâmes qu'après lui avoir prouvé, par notre conduite, que nous avions profité de l'exemple de ses vertus.

Le jour de notre départ, après avoir bu ensemble des eaux du fleuve *Maganna*, nous nous séparâmes de part & d'autre d'un air satisfait, & nous continuâmes notre route vers le Royaume de *Foualacca*.



1. ↑ Loras foras ; noms des habitans de la Lune.
2. ↑ Ouras mouras ; noms des habitans de la Terre.
3. ↑ Description de la demeure de l'amour tyrannique.

CHAPITRE IV .

Royaume de Fournalacca, & des antres qu'habite la Fortune.

APRÈS plusieurs jours de marche, nous arrivâmes chez la Reine *Fournalacca*. Cette Princesse parut plus réservée que la Reine *Euromila* ; elle nous reçut avec beaucoup de dignité. Après l'avoir instruite du dessein de notre voyage, elle nous promit de nous introduire dans la caverne majeure. C'est ainsi que l'on nomme les *antres* où se distribuent ce qu'on nomme sur la Terre, *faveurs de la Fortune*, mais ce qu'on appelle dans ces régions d'un mot bien différent. Le croiriez-vous, Messieurs ? ces *antres* portent celui *des punitions*.

Le jour destiné à voir la caverne, la Reine nous ordonna de la suivre. Le chemin qui conduisoit chez la *Fortune* étoit *raboteux & difficile* à marcher : nous fûmes arrêtés à chaque pas par quelque nouvel *obstacle* ; enfin, après bien des *peines & des fatigues*, nous entrâmes d'abord dans une cour fort spacieuse, où nous vîmes, amoncelés ensemble, de grands tas d'or, d'argent, toutes sortes de minéraux, de pierres précieuses, & tout ce qui peut flatter la cupidité des mortels,

Deux hommes difformes étoient ensemble à l'ouvrage ; c'étoit la *Richesse & l'Inquiétude*. L'*Inquiétude* chez la *Fortune* ne ressembloit pas au monstre que nous avons vu chez l'Amour tyrannique.

Ils scioient les différens métaux selon que le hasard les leur présentoit. La poussière en passoit comme une rosée sur la terre. Ces deux hommes, nous dit la Reine, sont condamnés à travailler éternellement ensemble. Vous verrez ce que leurs faveurs produisent sur les cœurs des malheureux *ouramouras*.

Nous restâmes avec eux pendant plusieurs heures, & jamais nous n'en pûmes obtenir un regard, tellement ils étoient attentifs à leurs travaux.

Nous passâmes de la cour dans un *antre* fort sombre, la demeure de l'*Ambition* & de l'*Envie*. Plusieurs Fantômes entouraient l'*Ambition*. Les uns lui offroient de l'encens, l'*Envie* souffloit sur la fumée, & dans l'instant elle se dissipoit. D'autres la couvroient de rubans, de médailles & de différens ornemens, l'*Envie* les arrachoit, & aussi-tôt ils perdirent leur éclat. Nous laissâmes ces deux antagonistes ensemble, & acheminâmes vers une caverne où à peine le jour pénétroit. Nous y distinguâmes une géante d'une taille énorme qui jettoit des ballons extrêmement bigarrés, à une femme délicate & foible. La géante avoit l'air sévère ; c'étoit la *Crainte*. On démêloit dans les regards de la dernière la joie mêlée d'un peu de trouble ; la Reine nous dit qu'elle étoit l'*Espérance*. À chaque ballon que la *Crainte* lui jettoit, elle s'en emparoit en *souriant* ; mais le regard *inquiet* de la Géante, la rendoit bientôt *sérieuse*. Une troisième femme dont l'air étoit calme & le regard consolant, ramassoit les ballons, & les présentoit de nouveau à l'*Espérance*. Vous devinez aisément, nous dit *Foualacca*, que ces ballons agités par la Crainte & l'Espoir, sont les desirs inquiets des habitans de la Terre. Non contents des bienfaits de la Providence, ils forment continuellement de nouveaux souhaits, ils négligent la jouissance de ceux qu'il leur accorde, pour courir après un bonheur imaginaire. Cette dernière femme, qui leur fournit toujours un nouvel emploi, est la *Patience* ; d'abord que le monstre que vous entendez mugir s'empare de sa place, elles quittent précipitamment leur ouvrage, & vont se cacher dans le fond de la caverne.

Un bruit affreux annonça ce *monstre formidable* ; c'étoit le *Désespoir*. Son aspect glaça notre sang d'effroi. Il s'empara d'un air furieux de tous les ballons bigarrés ; à son approche ils changèrent en gros cailloux noirs ; il mâchoit les uns & les renvoyoit dans l'air avec des contorsions épouvantables ; il en prenoit d'autres qu'il jettoit avec une force étonnante : leur chute étoit accompagnée de sifflemens horribles. Malheur à ceux que ces cailloux atteignent, s'écria la Reine ! Ne craignez rien, nous dit-elle voyant notre frayeur, ils n'ont aucune influence sur ce globe-ci, leur malignité n'a de pouvoir que sur les malheureux habitans de la Terre. La modération de nos peuples ne donna jamais d'emploi aux monstres que vous avez vus ; le *Désespoir* est inconnu dans ces régions, il n'est nourri que par les desirs effrénés des orgueilleux *oura mouras*.

Nous sortîmes de cette effroyable caverne, pour entrer dans une autre qui n'étoit pas moins terrible. Un mélange confus de différentes clameurs s'éleva de toute part. La Reine ouvrit un rideau qui couvroit un grand miroir d'acier, & dans l'infant même nous y vîmes, représentés distinctement, nos déplorables compatriotes ; car dans la Lune, Messieurs, toute la Terre parut être notre patrie.

Une foule innombrable de toutes sortes de monstres voltigeoient autour de nos *freres* malheureux. La fraude, le meurtre, le mensonge, l'injustice, la flatterie, l'orgueil & la bassesse, ministres des tyrans qui habitent dans les *antres* de la Lune, s'emparoiént avidement des *punitions* de ceux-ci, & les distribuoient au hasard. Les aveugles mortels les recevoient comme autant de *bienfaits*, la main du *Mensonge* y attachoit le bandeau de l'illusion, & leur fit changer de face.

Un moment après la scene changea bientôt, le désordre régnoit dans tous les états. Plusieurs qui paroissoient être les plus heureux, furent terrassés à grands coups de cailloux par la main du *Désespoir*. D'autres ornés de marques distinctives, en furent dépouillés par la *Fraude* ; quelques-uns couverts de la sciure des métaux, étoufferent sous le poids. Elle eut un pouvoir si prompt, qu'elle changea même jusqu'à leur forme, car à peine retinrent-ils l'apparence humaine.

Vous voyez à présent, nous dit *Foualacca*, que l'idole qu'on encense avec tant d'ardeur, que vous nommez *Fortune*, n'accorde jamais des bienfaits sans que la punition ne suive de près le don. Pour mieux vous en convaincre, vous allez voir l'intérieur de ceux qu'on envie le plus sur la Terre.

Nous vîmes dans le fond d'un souterrain un amas de cœurs palpitans, percés de toutes parts par des fleches aiguës. Plusieurs marqués de taches noires, menaçoient une destruction subite ; quelques-uns étoient à demi rongés par une poussiere jaune ; il en exhaloit une odeur insupportable : nous n'en remarquâmes aucun qui gardât sa couleur naturelle, & une grande quantité paroissoient n'être formés que d'une écume légère. Ce spectacle nous fit frémir, la Vicomtesse soupira, elle crut y reconnoître celui de son perfide Amant ; la Reine s'en aperçut, & lui dit qu'il n'avoit jamais mérité sa tendresse, que son cœur n'étoit sensible qu'aux dons de la fortune, qu'elle pouvoit le reconnoître parmi ceux couverts de cette poussiere méprisable.

Vos passions nourrissent ces monstres effroyables, nous dit la Reine en nous retirant ; aussi long-temps que vous négligerez les lumières de la raison, vous serez en proie, à leur malignité. Soyez modérés, jouissez tranquillement des bienfaits de la nature, ils périront, & la terre sera délivrée de leur cruel pouvoir. L'Être Suprême vous a créé pour être aussi heureux que nous. Vous voyez comment nous y parvenons. Allons respirer un air plus pur, vous en avez besoin. Nous sortîmes en déplorant le triste sort, de notre malheureux globe.

Un jour que nous causâmes familièrement avec la Reine, cette Princesse s'informa de nos projets. » Quand vous aurez parcourus toute notre planète, nous dit-elle, comptez vous de retourner dans la vôtre ? Si vous y allez, que puis-je faire pour vous ? parlez, vous êtes ici chez la *Fortune* ». Nous nous jettâmes à ses pieds, & la suppliâmes de nous permettre d'habiter parmi les peuples. Elle y consentit, mais, exigea qu'avant de nous décider, nous visitassions les trois autres Royaumes ; quand vous serez mieux instruits de vos mœurs, & que d'après cette connoissance, vous nous donnerez la préférence, je vous recevrai avec plaisir parmi mes sujets, & vous répondez du consentement des quatre Reines mes sœurs. Partez, & revenez bientôt. Nous lui présentâmes notre pied droit, & nous nous mîmes en marche pour les États de *Justalilla*.

Avant de continuer ma relation, il est nécessaire, Messieurs, que je vous explique l'ethimologie du salut du pied.

Les habitans de la Lune s'occupent sans cesse à se rendre réciproquement service. Les pieds étant la base du corps, ils regardent ces services comme le soutien de la Société. Ce salut signifie *qu'ils sont prêts à faire toutes les démarches, pour vous obliger*.



CHAPITRE V.

Royaume de Justalilla, ou celui de la Justice,

Nous traversâmes de belles prairies, de grandes forêts, & des plaines riantes ; le chant des oiseaux nous accompagnoit dans toute la route, les nuits étoient fraîches, l'*astre de la Terre* étoit dans son plein, & répandoit une lumière pareille à celle du Soleil, lorsqu'il est dans le signe du *Capricorne*. Mylord & son ami, faisoient plusieurs observations astronomiques. Ils trouverent la position du ciel totalement différente du nôtre. Vous concevez aisément Messieurs, que cela n'est pas étonnant.

Dans la fuite pendant une nuit plus obscure, ils découvrirent des étoiles vers la planète de Venus & de Mercure, absolument inconnus aux Astronomes de Paris.

Nous arrivâmes chez la Reine *Justalilla*, dont la flamme du front nous éblouit.

Son palais quoiqu'aussi simple que celui d'*Euromila*, & de *Fouralacca*, avoit un labyrinthe dont les charmilles étoient fort élevées.

Après les saluts usités, & après lui avoir rendu compte de nos aventures, elle nous fit passer par un long souterrain fort obscur, dont les tours & détours nous fatiguèrent beaucoup, avant d'entrer dans plusieurs chambres en forme de cellules. Nous y vîmes une quantité de têtes artivement rangées sur des tablettes, telles que nos livres dans une bibliothèque. Ces têtes quoiqu'un peu appesanties s'animoient de temps en temps ; un son confus en sortoit, elles parloient toutes à la fois, on ne distinguoit pas ce qu'elles disoient ; & ne laissoient qu'un bourdonnement désagréable dans les oreilles. Nous visitâmes les différentes cellules, & observâmes par-tout la même chose. Alors la Reine ouvrit une porte de fer, un ^[1] montre en sortoit, sa queue *tortilleuse* faisoit mille plis & replis, changeant ses mouvemens à mesure qu'il fixoit les têtes. À son aspect elles changerent leur langage, jusqu'au son de leur voix tout devint différent. Quand il les eut bien

confidéré, il pofa un bandeau fur leurs yeux ; je ne me fouviens pas de ce qu'elles dirent alors ; mais le monftre fouroit & fut fi content de fon ouvrage, qu'il fe propofa d'en faire autant le lendemain. Auffitôt le fouterain fe remplit de gémiffemens, de pleurs, de cris & de fanglots ; le monftre fe retira, & les têtes reprirent leur péfanteur ordinaire.

Nous fortîmes de ce lieu d'horreur, & nous n'eûmes pas le courage de parler. La Reine garda un long filence, & ne le rompit qu'en s'écriant : *pauvres oura mouras ! combien de maux vos conteftations & vos procès vous attirent*

Cependant Juftalilla ne nous parla pas du labyrinthe, voulant en connoître l'ufage, je m'adreffai à un Lora Fara. Il nous apprit qu'il feroit de fépulture aux fouveraines des cinq Royaumes, qu'on y gardoit leur cendres dans des urnes d'un bois incorruptible, & que ces cendres répandoient un parfum, dont la vertu agiffoit fur les cerveaux des *oura mouras*.

On entroit rarement dans cette demeure sacrée : nous demandâmes à la Reine d'y être admis, elle y confentit.

Après avoir offert un facrifice à l'*Être fuprême*, & nous être baignés dans le *fleuve blanc*, qui environne le labyrinthe, nous y entrâmes en filence ; l'augufte aspect du lieu nous infpira un refpect mêlé d'admiration. La paix & l'innocence fembloient habiter ce féjour des morts, qui n'offroit rien de lugubre aux yeux.

Nous y vîmes des milliers d'urnes, placés dans des niches de pin, ornés de fleurs. Chaque urne portoit l'infcription fuivante. *L'amie fidelle de la nature repofe ici en paix*.

Je fus attendri jufqu'aux larmes en faifant la comparaifon de la fimplicité de ce titre à nos titres pompeux, qui bien fouvent, ne couvrent que les reftes corrompus du vice & de l'injuftice.

Non content de tout ce que je voyois, je defirois de favoir quelle vertu communicative pouvoit avoir ces cendres précieufes avec les habitans de la terre ; *Juftalilla* me l'expliqua. Ceux fur les cerveaux defquels elles agiffent, fe rendent célèbre dans toutes les fciences, nous dit-elle ; ils excellent dans tout ce qu'ils entreprennent. Vos *Historiens*, vos *Poètes*, vos *Philofophes*, & tous vos Hommes les plus célèbres, font animés par la vertu des cendres de nos Reines. Suivez-moi, continua-t-elle, je vous montrerai une autre

merveille. Elle nous conduisit dans un grand souterrain, où des lampes éternelles répandoient une fumée odoriférante. La fumée de ces lampes, nous dit la Reine a un mérite singulier : quand elle pénètre les cerveaux des hommes de loix, elle les rend justes & clairvoyants ; le monstre tortilleux que vous avez vu dans les cellules de la caverne, n'a aucun pouvoir sur leur esprit.

Nous sortîmes de ces lieux extraordinaires, pénétrés de reconnoissance pour *Justalilla*, & d'admiration pour les *Lora Foras*, qui pendant une infinité de siècles ont su conserver le bonheur que donne la simplicité des mœurs. Notre respect redoubla pour leurs Reines, qui, malgré les grands avantages que donne la puissance suprême, n'ont jamais tenté d'abuser de ce pouvoir. Pendant notre séjour chez cette Princesse éclairée, nous fîmes plusieurs excursions dans ses états, & par-tout nous trouvâmes le peuple également heureux. Doit-on s'en étonner, Messieurs ?

Au bout de quelque temps nous lui demandâmes la permission de poursuivre notre voyage, & après avoir pris congé, nous continuâmes notre route vers le Royaume de Babaphilo.



1. ↑ La Chicane.

CHAPITRE VI.

Royaume de Babaphilo, ou celui de la Renommée.

Nous traversâmes plusieurs fleuves & rivières, dont ce Royaume abonde ; des ponts volants nous faciliterent l'approche de la Capitale. Nous nous présentâmes chez la Reine, qui nous reçut à merveille.

Cette Princesse étoit au déclin de l'âge, elle avoit déjà vécu quatre siècles & demi. Rien, cependant, n'annonçoit en elle la décrépitude ; on ne s'en apperçoit qu'à la flamme du front, qui jettoit de temps en temps une lumière plus éclatante, mais qui s'affoiblissoit l'instant d'après. Telle qu'une lampe prête à s'éteindre.

Elle admira beaucoup notre courage, & loua notre témérité d'avoir entrepris ce que nul autre mortel n'avoit osé tenter avant nous. Elle nous promit de nous introduire dans le Palais d'*Abalabacca* ou de l'*Écorce sonore*, le seul existant dans le globe de la lune. Cette Princesse est fort religieuse. Avant de nous admettre dans ce fameux Palais, elle offrit plusieurs sacrifices où nous assistâmes, & le jour fixé pour y entrer, elle nous avertit de nous munir chacun d'un bouquet d'aromates, & de nous arroser d'une liqueur plus subtile encore que celle, Messieurs, dont je me suis servi à votre approche.

La porte du Palais s'ouvrit ; une odeur insupportable en sortit ; sans nos précautions, nous n'en aurions pu soutenir un instant la violence.

Dans une rotonde immense étoit placé les simulacres de plusieurs hommes fameux chez les *oura maurus*.

L'effigie des conquérants étoit formée d'un bois très-dur. Ces hommes si redoutables avoient un cœur d'acier & point d'entrailles.

L'effigie des tyrans n'étoit qu'un tronc difforme tout ensanglanté, où à peine on distinguoit une forme humaine.

C'est ici le monument éternel de ceux qui par leur ambition & leur cruauté ont affligés les peuples de la terre, nous dit la Reine. Malgré les éloges que leur a prodigué la flatterie, l'auguste vérité leur rend ici justice. Qu'ils paroissent différents dans la lune qu'ils le sont sur la terre ! Nous passâmes de-là dans une pièce plus grande & plus élevée, où nous vîmes les simulacres de tous les Princes qui ont gouvernés & gouvernent les différentes nations de la terre. L'air y étant plus épuré, nous jetâmes nos bouquets : nous remarquâmes avec plaisir plusieurs Rois dont les effigies étoient d'une matière incorruptible. Quelques-uns d'entre eux avoient sous les bras des nageoires qui leur sortoient de chaque côté du corps. Ils désignoient les Princes dont les états étoient & sont maritimes.

Nous observâmes des effigies qui paroissent être mutilées ; aux unes il manquoit des mains, des bras ; aux autres à peine restoit-il des membres. Nous en remarquâmes *une* surtout qui n'avoit plus qu'une *jambe* & tellement *chancelante*, qu'à chaque instant l'effigie paroissoit menacer ruine. Quelques Princes maritimes conservoient encore des nageoires, mais si petites, qu'à peine les distingua-t-on. C'est dans ce Palais, nous dit Babaphilo, que nous venons nous instruire des vicissitudes humaines ; ce sont ces simulacres qui nous annoncent la chute ou la prospérité des états de votre globe.

Tournez-vous de ce côté, continua-t-elle, & regardez les effigies des Princes Orientaux : les anciennes sont bien différentes de ce qu'elles sont depuis quelques siècles, à peine les reconnoît-on. Voyez ces mains dont les corps sont invisibles, elles ornent sans cesse ces petites effigies de guirlandes ; mais les mains & les fleurs se sechent dès l'instant qu'elles en approchent.

Parmi cette multitude de simulacres, nous en remarquâmes quelques-unes, du côté des Princes Européens, dont les guirlandes conservoient toutes leur fraîcheur. La Reine nous fit remarquer une *effigie* dont les fleurs prenoient à chaque instant un nouvel éclat. Son règne à peine dans son aurore, nous dit-elle, surpasse déjà en grandeur & en justice tout ce qu'ont fait les ancêtres. Nous le reconnûmes aisément à son air de *bienfaisance*, nous embrasâmes ses genoux, & nous lui payâmes un sincère tribut de respect & d'admiration. En sortant du Palais elle nous fit passer dans une

caverne : vous allez voir, nous dit-elle en quoi confiste ce que vous appelez *réputation & renommée*.

Nous y entrâmes le cœur plein d'impatience, de nous éclaircir de la grande *Énigme*, sur laquelle on est si peu d'accord. Notre curiosité fut bien punie ; au lieu de voir un spectacle intéressant, nous ne vîmes Messieurs, qu'une *épaisse fumée* qui s'élevoit avec une rapidité étonnante & se dissipoit l'instant d'après.

C'est à cette fumée nous dit *Babaphilo* que les aveugles *oura mouras* confacent le peu de jours que leur accorde *l'éternel*. Insensés ! ils négligent la réalité, pour courir après la *chimere*.

Infruits de tout ce qu'il y avoit de plus curieux dans les quatre royaumes, il ne nous resta plus à voir que celui de *Moderafanna*. Nous remîmes ce voyage jufqu'au temps que les quatre Reines accompagnées d'une grande partie de leur sujets, s'y renderoient de leur côté. On observe cette coutume une fois l'an, chaque royaume se rend alternativement ces visites, pour s'instruire dans les différens ANTRES, à *nos dépens*, & maintenir parmi les peuples de tout le globe, l'union & l'hospitalité.

Les Princesses ne tarderent pas à se rendre chez *Babaphilo* ; elles nous témoignèrent le plus vif intérêt. Vous allez voir un spectacle nouveau ; nous dit *Justalilla*. La Reine *Babaphilo* payera bientôt le tribut à la nature. Nous allons avertir celle qui lui succedera, de se rendre ici. Au moment de notre naissance, on nous remet entre les mains de la Reine *Moderafanna*, pour puiser dans ses leçons des principes de modération, qui sont la source de notre bonheur.

Nous occupons le premier trône vacant. Destiné à gouverner, les *Loras Foras*, par la flamme que nous avons au front, nous ne les trouvons jamais opposés à l'intention de la nature. Nos parens ne tirent aucun avantage de cette préférence, ils la regarde plutôt comme un hasard, que comme une faveur.

Notre rang ne nous donne d'autre distinction que celle de présider, aux représentations des ANTRES magiques, & de maintenir par notre exemple, nos peuples, dans l'amour de la vertu. Vous connoissez déjà par quels moyens nous les préservons du danger des passions ; & leur inspirons l'horreur du vice.

L'influence de notre astre sur le vôtre, est une faveur que nous accordons la *providence* pour vous punir, de ne pas mieux conserver le feu d'intelligence, dont il a doué tous les mortels. Nous conservons ce feu sacré dans toute sa pureté, au lieu que les *oura mours*, l'éteignent à chaque instant. Nous agissons d'après les préceptes de la nature, qui n'erre jamais, au lieu que vous n'agissez que d'après des rapports, qui bien souvent ne sont dictés que par les préjugés, ou par les passions. Suivez-moi nous dit-elle, nous allons nous rendre dans le palais d'*Abalabacca*, & delà au labyrinthe. Nous allons y préparer l'urne, qui contiendra les cendres de la vertueuse *Babaphilo*, elle va marquer elle-même la place qu'elle se choisit.

Cette cérémonie se fit avec la plus grande sérénité. Tel qu'un homme en place, dont tous les momens ont été consacrés au bien public, passe dans une retraite pour y jouir en paix du fruit de ses travaux : de même *Babaphilo* envisageoit le lieu destiné à sa destruction. En sortant du labyrinthe, les quatre Reines & tout le peuple prirent la route du Royaume de *Moderafanna*. Elles s'entretinrent, chemin faisant, du recit de nos aventures. L'histoire du Chevalier de Velville les divertit beaucoup, sur-tout *Fauralacca* ne put s'empêcher de rire de sa simplicité, lorsqu'il lui raconta ses projets sur le profit de la lotterie. Elle lui dit qu'au lieu d'un *quin*, la *fortune* lui avoit jetté un gros caillou noir, pour le guérir de sa folie.

Elle témoigna un intérêt plus vif au recit de la Vicomtesse ; elle l'engagea à vivre chez elle, & lui promit de la faire oublier ses malheurs passés.

Justalilla questionna beaucoup Mylord & son ami, leur témoigna son mécontentement sur la multiplicité des Langues, qui font des peuples de la terre autant de nations isolées. Elle leur prouva que cette bizarrerie influoit sur les mœurs, les sentimens des *oura mours*, que les animosités & les préjugés prenoient souvent leur source d'une cause aussi commune, qu'elle mettoit une barrière entre les hommes & les empêchoit de se communiquer ensemble. Insensiblement nous approchâmes des États de *Moderafanna* sans nous en apercevoir.

Il n'y a rien d'étonnant, Messieurs ; voyager avec des personnes instruites, abrège la moitié du chemin.



CHAPITRE VIÏ.

Royaume de Moderafanna, ou de la Modération.

C EPENDANT nous arrivâmes chez cette Princesse, dont les regards étoient doux & tranquilles. Nous lui fumes présentés par nos protectrices. Elles lui raconterent la maniere extraordinaire dont nous nous étions servie pour nous rendre dans le globe de la lune : elle en parut satisfaite, mais elle redoubla de caresses lorsqu'elle fut l'impression qu'avoit faite sur nous la vue de *nos erreurs*.

Le lendemain de notre arrivée, nous accompagnâmes les Reines dans le berceau *Philomoderafanno*, ou le berceau de l'éducation royale. Une jeune Princesse d'une beauté ravissante, vint au-devant de *Babaphilo* ; elles se toucherent plusieurs fois le pied droit & puis s'embrasserent. *Moderafanna* la remit à celle-ci après l'avoir baissé sur les épaules, ce qui signifie qu'elle ne la renvoye pas, mais qu'elle se soumet à la nécessité de la voir partir par devoir.

Nous continuâmes pendant quelque temps notre séjour chez cette Princesse estimable, où nous achevâmes de nous instruire des mœurs & usages des *Loraforas*. C'est dans les États que se font les mariages, si l'on peut donner ce nom à un lien qui ne consiste que dans un rapport de goûts & de sentimens reciproques. Ceux qui désirent de s'unir, se rendent avec la Reine, au pied d'un Autel de gazon, la Princesse, en présence du peuple, offre un sacrifice. Après la cérémonie finie, les deux époux se prennent par la main, se jurent une fidelité reciproque qu'ils observeront aussi long-temps que leurs sentimens mutuels les rendront heureux, & promettent en face de l'*Éternel*, que s'ils changent, ils viendront se degager avec la même solemnité.

Il n'y a point d'exemples que des époux se soient servis de ce droit ; nulle part on ne voit une union plus parfaite, parce qu'on est libre de rompre ses liens, sans s'exposer au blâme. Si les femmes, sous des fausses apparences

eussent le dessein de cacher leur penchant au changement, aussi-tôt la tâche blanche qu'elles ont au milieu du front se noircit, & décele la perfide aux yeux de tout le peuple.

Voilà, Messieurs, comme les Dames dans les deux Planetes ont besoin de frein pour les empêcher de se livrer au goût général qu'a leur sexe à l'inconstance.

On trouve dans le Royaume de *Moderafanna* la plante qui sert aux vêtemens des *Lora foras*.

Cette plante a la vertu particuliere en sechant, de devenir une foye très-déliée ; les femmes l'employent à faire des gazes, dont les deux sexes font usage également. Elles ajoutent à cet amusement celui de cueillir des fleurs qu'elles employent artitement en guirlandes, pour orner leur parure, leurs berceaux & les vases dans lesquels les habitans boivent. Les hommes s'occupent de la botanique. Il resta quelques autres curiosités à voir dans le Royaume de *Moderafanna*. Nous en parlâmes à la Reine, elle nous promit de nous introduire dans le Rocher *blanc*, le seul existant dans les regions de la Lune.

Ce Rocher est peu fréquenté, nous dit-elle, vous n'y verrez pas une représentation aussi tumultueuse que dans les ANTRES de mes compagnes. On m'invoque rarement sur la terre ; mais lorsque les *oura mouras* ont besoin de mon secours, je ne refuse jamais leurs vœux.

Nous entrâmes avec plaisir dans un lieu où tout respiroit la paix. Après un assez long silence, nous distinguâmes la voix de quelques personnes qui proféroient les paroles suivantes. » Douce modération, continue-nous tes bienfaits, accorde-nous le bonheur de passer nos jours en paix. Aimable Princesse exauce nos vœux, repands sur nous tes faveurs, l'unique trésor du Sage ».

Aussi-tôt la Reine répandit à pleine main des fleurs, dont l'odeur passa sur ceux qui l'invoquoient. Vous voyez ces fleurs elles sont fraîches & belles, nous dit la Reine ; mais avant qu'elles retombent elles seront à moitié fannées, quelques épines, même, s'attacheront à leurs feuilles. Voici l'image de ce qu'elles produisent sur vos malheureux freres. Mes bienfaits n'arrivent jamais sans un mélange d'amertume, partage ordinaire des *oura mouras* les plus heureux.

» Passons tout de fuite dans le pavillon de la *Vertu*. Vous y verrez transformés en palmiers les hommes estimables, qui, par une conduite sage ont mérité une place dans ce Temple, monument éternel de leur modération.

Nous entrâmes dans un temple transparent. Une grande quantité de palmiers, dont les branches sont toujours fraîches & vertes, renfermoient dans leur écorce des formes humaines.

À mesure que nous les approchâmes, elles se développoient, & lorsque nous en fûmes près, nous distinguâmes tout-à-coup leurs traits & toutes leurs personnes. Je reconnus plusieurs hommes célèbres dans les arts & les sciences. J'y reconnus beaucoup de vos prédécesseurs, Messieurs : la Reine nous prédit que plusieurs d'entre vous y figureront un jour.

Une lumière éclatante environnoit ces hommes autrefois utiles à l'humanité ; il émanoit de leurs yeux un feu qui nous pénétoit, toute leur personne devint radieuse.

Surpris d'un tel phénomène & du mystère qui les enveloppoit à notre arrivée, nous en demandâmes l'explication à *Moderafanna*. « L'écorce qui les cache, nous dit-elle, est le voile de la modestie, qui couvroit leurs actions simples, mais louables, lors de leur vivant. Dans vos régions *terraqueuses*, continua-t-elle, la vertu ne brille pas d'un éclat aussi vif que le vice. C'est ici qu'elle ose se montrer au grand jour. Sa lumière ne pénètre & n'éclaire que le sage, dont le nombre est bien médiocre parmi les habitans de la Terre.

» Ces hommes prudents ont préféré la retraite au tumulte du grand monde ; ils ont fourni leur carrière dans le sein de l'étude & du repos : la recherche de la sagesse a occupé tous leurs loisirs ; contents d'une vie obscure, leurs jours se sont écoulés sans crainte & sans remords. Le bonheur habitoit avec eux, leur *crépuscule* étoit l'*aurore* d'un jour plus *pur*, plus *beau*, & éternellement heureux.

» Vous voyez que leur mémoire n'est pas ensevelie dans l'oubli. Nous leur rendons ici l'hommage dû à leurs mérites ; en admirant leurs vertus, nous plaignons les *oura mouras*, de ne pas avoir mieux profité de si grands exemples ».

Nous aperçûmes de la place où nous étions le rocher *noir*, qui nous servit d'asyle à notre arrivée dans la *petite*, mais *merveilleuse* planète. C'est

la tache noire que vous distinguez, Messieurs, avec vos télescopes, & qui vous a donné *faussement* l'idée d'un *Océan* dans la *Lune*.

Nous passâmes la nuit dans ce pavillon, plus propre qu'aucun autre pour les observations Astronomiques sur le globe de la Terre.

Nous l'aperçûmes comme une boule de feu marquée d'une quantité de *mouches* ou *taches* de différentes couleurs. Mylord nous assuroit que ces *taches* étoient les *parties terraquées de notre planète* ; & que les *parties éclatantes* étoient les *différentes mers qui entourent notre globe*. Vous voyez, Messieurs, d'après ces observations, qu'un *système* détruit l'autre, & que *l'homme n'est nourri que d'erreurs*.

La *planète* de Saturne, les cinq *Satellites*, & son *cercle* lumineux, nous paroissoient dans cet Astre cinq Lunes d'une trent'unième partie, moins grande, que la *planète* où nous étions. Le *cercle lumineux* parut être composé d'un assemblage d'étoiles, pareilles à celles de la *voie lactée*.

Jupiter nous parut être enveloppé d'un nuage brillant, lorsqu'il s'obscuroit, nous distinguâmes avec un bon *télescope de dollon*, une quantité d'étoiles de la *quatrième grandeur*.

Mylord & son ami, firent encore plusieurs autres observations, toutes différentes de notre système solaire : à la fin ils s'égarèrent dans un labyrinthe de conjectures & de raisonnemens : puis se regardant avec surprise ; ils furent obligés de convenir, « que l'homme, malgré toute sa science, n'est qu'un être borné sujet aux erreurs : que le plus *sçavant* ne *sçait rien* & qu'il vaut mieux *admirer* en silence tant de merveilles, & adorer l'*Auteur* de ce *vaste univers*, qu'avoir la présomption d'en pénétrer les secrets. » Ils brisèrent leurs instrumens de mathématiques, se jetterent aux pieds de Modéranna, la supplièrent de les garder avec elle & lui promirent de ne plus s'occuper qu'à jouir des bienfaits de la nature, sans avoir l'orgueil d'en connoître les ressorts. Elle y consentit avec plaisir, & depuis Messieurs, ils vivent très-heureusement. Nous nous séparâmes & suivîmes les quatre Reines, qui s'en retournoient dans leurs états, avec la jeune princesse, *successeur de Babaphilo*.

La Vicomtesse fixa son séjour chez *Justalilla* ; son fils s'attacha à la jeune Reine, le Chevalier s'établit chez *Foualacca*, & moi je suivis la Reine Euromila.

Cette aimable Princesse m'inspira le désir de tenter un voyage dans la *nouvelle planète*, dernièrement découverte en Angleterre. Pour entreprendre cette route extraordinaire, j'ai besoin de plusieurs *materiaux*, qu'on ne trouve pas dans la Lune. D'après les conseils d'*Euromila*, je suis venu passer un moment sur la *Terre*. Elle m'a donné une liqueur composée d'extraits de fleurs & de plantes, pour me préserver des exhalaisons funestes de notre globe & de ses habitants.

C'est cette même liqueur, Messieurs, dont j'ai fait usage à votre approche. Vous en connoissez la violence, les effets en font aussi prompts qu'admirables.

Mon retour fut moins fatiguant, connoissant la route, j'ai abrégé beaucoup de chemin.

Je repars aux premiers jours. Pendant qu'on fera mes commissions à Paris, je planerai avec mon Char dans l'air, car je crains singulièrement à présent, l'approche des *ouras mouras*.

F I N .

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](https://www.gnu.org/licenses/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Nattes à chat
- Favete linguistis
- TlinaR
- LeDeuxiemeTexte
- Le ciel est par dessus le toit
- Lorlam
- Toto256
- Lepticed7

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)